Étude bibliographique sur le Ve livre de Rabelais

P. L Jacob

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Étude bibliographique sur le Ve livre de Rabelais

100 exemplaires sur papier de Hollande (no 31 à 130). 10 — sur papier de Chine (n» i i\ 10).

20 — sur papier Whatman (n" 1 1 à 30).

^ Monsieur IVILSON, Sous-Sccrétairc cFEtal des Finances.

Monsieur,

J'ai r honneur de vous dédier cette Etude bibliographique sur le V*^ livre de Rabelais.

C'est un hommage que j'aime à vous rendre^ pour vous remercier d'avoir pris l'initiative de l'érection d'une statue de Rabelais, dans la ville de ChinoHy qui l'a vu naître.

Vous ave^i habité souvent le château de Chenonceau qui appartient à votre famille, le plus beau et le plus précieux des châteaux de France. C'est à Chenonceau, au milieu des souvenirs historiques et des chef s-(C œuvre du A77<" siècle.

que ridée vous est venue, sans doute, défaire élever une statue au plus grand génie, au plus illustre écrivain, que la Touraine ait produit.

J'ai voulu apporter, en quelque sorte, mon humble concours à votre généreuse entreprise, en ni efforçant de défendre l'héritage

philosophique et littéraire que Rabelais nous a laissé et qui doit arriver intact à la postérité la plus reculée.

Je suis, avec respect, votre très dévoué et très obéissant serviteur.

i"' juin 1H81.

Paul LACROIX,

(Bihhophite JACO'BJ, Conservateur de la Bibliotli'eque de l'Arsenal.

ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQ.UE

SUR LE V^ LR'RE DE RABELAIS

r moment où l'on vient d'élever une statue à Rabelais dans la ville de Tours ei où l'on se prépare à lui en élever une autre dans sa ville natale de Chinon, il nous paraît utile et opportun de discuter et de réfuter, une fois pour toutes, l'opinion qui tend à mettre en doute l'authenticité du \"' livre de son ouvra[;c et qui n'a pas encore rencontre d'adversaire déterminé et convaincu.

Cette opinion, fort ancienne, il est vrai, puisqu'elle remonte à la fin du xvi^ siècle, ne s"'appuie pourtant sur aucun fait établi, sur aucune preuve sérieuse, sur aucun document contemporain de la publication du V® livre; les nombreux éditeurs ou commentateurs des œuvres de Rabelais Tont acceptée ou Font repoussée, chacun suivantson sentiment personnel, sans chercher à la combattre ou à la détruire par une critique savante et éclairée: ce qui n'a lait qu'accroître le doute, en le perpétuant et en le

laissant se fortifier de quelques allégations vagues et trompeuses. Aussi, Térudition moderne semble-t-elle aujourd'hui donner crédit à ce doute, qu'elle n'a pas étudié à fond et qu'elle ne devrait accepter, pour ainsi dire, que sous bénéfice d'inventaire. *

Il y a longtemps que nous aurions pris la parole dans la question, si nous n'eussions pas attendu que le savant le plus compétent en m.aiièrc rabelaisienne, M. Anatole de Montaiglon^ se fût prononcé pour ou contre, après examen déiinitif de cette quesiion, qui n'a jamais été sérieusement traitée par les ra-

belaisiens. M. de Montaiglon s'est contente de nous donner, dans son édition de Rabelais, le meilleur texte des quatre premiers livres du Gargantua et du Pantagriiol^ et de publier, pour la première fois, le texte littéral d'un manuscrit du V** livre, que j'avais déjà fait connaître trente ans auparavant, en le faisant servir à reconstituer le texte imprimé du V" livre, pour mon édition de Rabelais de 18^0.

M. de Montaiglon ne s'est pas prononcé sur une question qui intéresse à si haut degré les admirateurs et les amir de Rabelais; mais il n'a pas caché, à son entourage d'érudits, quel était son sentiment personnel, affirmé d'ailleurs de longue date, et nous ne sommes pas étonné de retrouver son opinion assez nettement indiquée dans les travaux récents des savants et intelligents éditeu;-s de Rabelais, MM. Raihery et Burgaud des Marcts, Mariy-Lavcaux, Pierre Jannet et Louis Moland. Or, celte opinion, qu'il faut arrêter à sa source, est un doute plus ou moins caractérisé sur l'authcniiciié du \" livre, dans let]uel la paît de Rabelais serait très restreinte

et qui aurait été systématiquement modifié et transformé par un éditeur inconnu et sans doute par un protestant.

Nous allons donc remonter aux origines de la question, en exposant chronologiquement toutes les opinions qui se sont produites depuis le xvi^ siècle jusquVi présent, pour ou contre Tauthenticité du V^ livre de Rabelais.

Le Qiiatriùmc livre de Pjntjgrucl^ achevé d'imprimer le 28 janvier i552, avait été publié, avec privilège du roi, chez Michel Fezandat, à Paris; mais un arrêt du Parlement, en date du i" mars i55i (i532, nouveau style), en suspendit la vente. Rabelais s'était fait de si puissants protecteurs, même parmi le haut clergé (ce IV" livre était précédé d'une épître au cardinal de Châtillon), qu'il ne fut pas inquiété pour cette publication et que le roi Henri II Ht savoir au Parlement que le privilège accordé au livre couvrait à hi fois Fauteur et son libraire.

Cependant Rabelais ne songea pas à faire paraître le V* et dernier livre de son ouvrage, quoique ce livre eût été commencé et en partie achevé depuis près de dc\:\ ans, comme nous le démontrerons tout à l'heure : il l'avait

peut-être abandonne, en renonçant à le finir, car il se sentait vieux et valétudinaire; il avait besoin de repos physique et moral; il ne se souciait plus d'affronter de nouveaux dangers et de nouvelles persécutions: il voulait pouvoir mourir tranquille dans son lit.

C^est à ce motif de prudence qu'il faut attribuer la résignation simultanée des deux cures, que possédait alors Rabelais et qui étaient pour lui de simples bénéfices n'exigeant ni la résidence obligatoire ni la pratique des devoirs curiaux. Il se démit, à la

fois, de la cure de Saint-Martin de Meudon, au diocèse de Paris, et de celle de Saint-Christophe de Jambet, au diocèse du Mans, le 9 janvier i5 52, c'est-à-dire un mois à peine avant l'apparition de son IV^ livre. L'évêque de Paris, qui était toujours le cardinal du Bellay, et son coadjuteur, l'évêque du Mans, qui était son neveu, Jean du Bellay, cardinal de Langey, conservèrent probablement à Rabelais une petite part dans les revenus paroissiaux de ces deux cures qu'il résignait, et, en tout cas, ils lui fiiisaientune pension alimentaire, à laquelle le cardinal de Ghâtillon et le

duc de Guise, seigneur de xMcudon, ajoutaient certainement de fréquents témoignages de leur munificence. En outre, il est à peu près sûr que, Rabelais, comme ancien curé de Mcudon, s'était réservé un logement dans le presbytère de son ancienne cure où il avait transporté sa bibliothèque et son cabinet de travail.

Nous reviendrons, une autre fois, sur cette bibliothèque, qui était assez importante, sinon considérable, et dont plusieurs manuscrits, portant la devise autographe et la signature de Rabelais, se retrouvent dans l'ancien fonds de la Bibliothèque du roi.

Rabelais, à cette époque, était, d'ailleurs, en possession d'un canonicat dans Tabbaye séculière de Saint-Maur-dcs-Fossés, où le cardinal du Bellay, quoique retiré à Rome depuis la mort de François I*"", n'avait pas cessé d'exercer ses droits d'abbé commandatairc; il habitait même, quand il résidait à Paris, dans la maison canoniale appartenant à Tabbayc. Cette maison, sise rue des Jardins-Saint-Paul, élevait être l'ancien hôtel

un I

des abbcs de Saint-Maur-des-Fossés, que Tabbé et le chapitre de ce couvent s'étaient réservé, en i362, lorsqu'ils vendirent au dauphin Charles, tils du roi Jean, les terrains annexés qu'ils possédaient entre Thôtel deTarchevêque de Sens et les jardins de Thôtel Saint- Paul.

La publication du lY^VwredePantagjntel^ avec privilège du roi, avait été un événement, et l'on s'étonnait que l'auteur, qui s'était nommé sur le titre de cette édition, ens'intitulant docteur en médecine^ n'eut pas été poursuivi, ainsi que le libraire Michel Fezandat. Théodore de Bèze, dans VEpistola Passavantii, pièce satirique contre le président Lizet, imprimée à la fin de i55 2, avait expliqué ainsi l'indulgence des magistrats, à l'égard de Rabelais, qu'il qualifiait du nom même de son héros Pantagruel : « Pantagruel, avec son livre, qu'il lit imprimer sous les auspices des cardinaux, qui aiment à vivre comme il parlait, d (Pantagruel ^ cuni suo libro^ quenifecit îniprhnere per/avorem cardinaîium qui amant Vîvere sicut ille Inquehatur). Ce qui ne veut pas dire, comme on Ta cru d'après ces mois :

siciit ille loqucbatiir ^ que Rabelais fut Jéjii mort, à celte époque, c'est-à-dire dans le cours de l'année i552.

Rabelais, à la suite du fâcheux éclat que l'impression de son IV"^ livre avait produit, non seulement à Genève parmi les calvinistes, mais encore en France auprès des catholiques, se tenait à l'écart et ne répondait plus même à ses ennemis qui le dénonçaient comme un hérétique ou comme un athée; il ne songeait qu'à se faire oublier, pendant qu'on réimprimait, à Paris même, clandestinement il est vrai, et sans privilège du roi, la première édition de ses œuvres, sous ce titre:

Ia's Œuvres de M. François Rabelais, dnc-

tcur en médecine^ contenant la vie, faits et dicts héroïques de Gargantua et de son filz Panurge (sic), avec la Prognostication Pantagrueliue. m. n. i.iii. Le nom de Panurge était introduit à dessein, dans le titre de cette édition, au lieu du nom de Pantagruel, qui sentait l'hérésie et que les catholiques, comme les protestants, avaient mis à l'index: il fallait détourner Pattention des capliars, comme les appelle Rabel..is, et non l'attirer sur

un livre imprimé en secret pour les pantagruélistes et non aultres.

Cette édition, in- 1 6, de g3 2 pages et lo feuillets non chiffrés, sans nom de lieu d^impression ni d'imprimeur^ fut mise en vente sous le manteau, dans le même temps que Rabelais venait de mourir à Paris.

Scévole de Sainte-Marthe, dont la famille poitevine s'était trouvée souvent en relations amicales avec Rabelais, et qui avait pu luimême le connaître, puisqu'il était né à Loudun en i536, n'a pas mentionné la date de sa mort, en disant, le premier, dans les Elogia Gailot'um doctrinœ illustrium (iSgS) : « Il est mort dans le bourg de Meudon, à un quart de lieue de Paris, où il possédait un petit bénéfice ecclésiastique, qu'il devait à la faveur du cardinal de Bellay; » (Mortuus est apud Meudonium, viciim cigri Parisiensis^ ad quartwn lapidem^ ubi tenue saccrdoiiiim^ Cardinalis bénéficia, possidebat).

Mais Guillaume Colletet, qui a traduit ou plutôt paraphrasé les Elogia de Scévole de Sainte-Marthe, rectifie en ces termes Terreur de cette biographie, dans la notice qu'il avait

consacrée à Rabelais en composant la Vie des poètes francois^ dont le manuscrit inédit a été détruit dans Tincendie delà Bibliothèque du Louvre en 1871 :

« Il mourut, non point à Meudon, comme le dit Scévole de Sainte-Marthe et comme la plupart des écrivains le croyent, mais à Paris, Tan i553, âgé de soixante-dix ans, en la rue des Jardins, sur la paroisse Saint- Paul, au cymetière duquel il fut enterré et proche d^un grand arbre, que Ton y voyoit encore il y a quelques années, Religione patriim multos servata per annos.

D Ce qui témoigne assez qu'il mourut dans la véritable créance de nostre religion, quoyque ses envieux et ses ennemis, gens qui n'ont jamais manqué d'attaquer la plus haute vertu, allèguent qu'il mourut en athée; car il est certain que, sur la fin de ses jours, rentrant en soy-mesme, reconncissant ses peschez et ayant recours à l'infinie miséricorde de Dieu, il rendit son esprit en fidèle chrestien. »

Guillaume GoUetet avait vu Tarbre, au pied duquel Rabelais était enterré, et il tenait ce renseignement précis de Gharles Faye,

sieur d'Espesse, conseiller du roi et son ambassadeur en Hollande, lequel avait appris ces détails, dit-il, de la bouche même du président d'Espesse, son père, « qui cstoit un des grands amys de ce docte deffunct. is>

Colletet fait ici une confusion de personnes, qu^il est nécessaire de relever. Ce n'est pas Jacques Paye, président à mortier, père de l'ambassadeur en Hollande, qui avait été Tami de Rabelais ; c'était Taïeul de l'ambassadeur, Barthélemi Paye, né à Lyon, président aux enquêtes dans le Parlement de Paris, et auteur de deux ouvrages latins imprimés : Energumeticus et Alexiaciis. Le

président d'Espesse, né en i 543, était donc âgé de neuf ou dix ans lors du décès de Rabelais, mais un enfant peut garder la mémoire très nette et très précise des faits qui Pont frappé, soit qu'il en ait été le témoin oculaire, soit qu'il en ait oui parler, d'autant plus que le nom de Rabelais devait revenir sans cesse dans les entretiens de la famille d'Espesse.

Charles Paye, l'ambassadeur en Hollande, qui mourut en i638, dans un âge assez avancé, se plaisait à évoquer aussi le souvenir

de Rabelais, et c^est son témoignage irrécusable que Colletât, Guy-Patin et le P. Pierre de Saint-Romuald (Guillebaut) nous ont transmis au sujet de la mort de Rabelais et de sa sépulture.

c(Ce n'est pas, dit ce dernier dans son Trésor chronologique et historique (Paris, Ant. de Sommaville, 1647, 3 vol. in-folio, t. III, p. 591), ce n'est pas dans sa cure que notre François Rabelais, curé de Meudon, a fini ses jours, comme le vulgaire a crû jusqu'à présent, mais à Paris, dans une maison de la rue des Jardins , et fut enterré dans le cimetière Saint-Paul, au pied d'un arbre qui s'y voit encore aujourd'huy^ selon que le sieur Patin, docte médecin de Paris, l'a sceu de feu M. d'Espesse, conseiller d'Estat et ambassadeur en Hollande, qui l'avoit appris de feu M. le président d'Espesse, son père, t)

Le P. de Saint-Romuald est beaucoup plus explicite dans un autre ouvrage moins connu, qu'il publia plus tard ; Annales chronologiques et historiques (Paris, Clousier, i665j 2 vol. in-i2, t. I", p. 392). Voici ce qu'il rapporte, à la date du 9 avril de l'an i553 : «Fran-

(,'ois Rabelais, de Chinon, mourut en la paroisse Saint-Paul, à Paris, où il est inhumé et où il s'cioit fait apporter, malade, de sa

cure de Meudon. Il avoit estécordelier, puis se ht médecin, et enfin devint curé. Il rendit son esprit en raillant comme il avait passé sa vie en raillerie. »

Guy-Patin, dans une lettre à son ami Falconnet, se borne à relater le témoignage de Charles Faye, seigneur d'Espesse: a Rabelais est mort à Paris, Pan i553, dans la rue des Jardins, paroisse de Saint-Paul, et il y est enterré, dans le cimetière, au pied d'un grand arbre: Religione patruni miiîtos scrvata pcr annos. Il dit, en mourant: «Tirez le rideau, la farce est jouée! »

La farce que Rabelais avait jouée, pour la plus grande joie des pantagruélistes et non aultres, comme il le disait sur le titre de ses livres, c'était son Gargantua , c'était son Pantagruel, dont les quatre premiers livres avaient paru de son vivant et dont il laissait le V" inachevé, mais bien digne, néanmoins, de paraître après sa mort.

Nous ne savons rien des manuscrits autographes de Rabelais : on ignore absolument en quelles mains ils tombèrent après lui. On est fondé à croire cependant, comme nous Tavons dit plus haut, que sa bibliothèque et ses papiers étaient restés dans la maison curiale de Meudon, qu^il n'avait pas quittée, en cessant d'être curé de cette paroisse.

Il avait aussi, dans l'abbaye de Saint-Maurdes-Fossés, une chambre, qu'il occupait en-

core quelquefois : « Ce fut là, dit le P. de Saini-Romuald dans un autre passage de son ' Trésor généalogique et historique^ ce tut là qu'il travailla après son livre de Pantagruel^ son esprit prophane prévalant sur tout ce qu'il avoit de dévotion. On y monstre encore aujourd'huy, par singularité, sa chambre.)) Cette

chambre de Rabelais, on la montrait toujours aux curieux, à la tin du xvii» siècle, comme Thomas Corneille l'a dit, en parlant de Tabbaye de Saint-Maur-des- Fossés, dans son Dictionnaire géographique et historique (Paris, 1708, 3 vol. in-folio).

Rabelais mort, les éditions de ses œuvres, contenant les quatre premiers livres seulement, se multiplient, sans amener aucune poursuite de la part de l'autorité judiciaire. On les réimprime à Paris, sans date et sans indication du lieu d'impression (in- 16 de 740 pages et 14 feuillets non chiffrés) ; puis, à Troycs, par Loys qui ne se meurt point, en i556 (2 vol. in-i6,de 415 et 547 p. avec 1 1 feuillets de table).

Mais on ne signale pas encore l'existence du V'" livre, qui était connu des seuls amis

IIWII I

de Rabelais, si la composition de ce livre date de i5 50, ainsi que nous croyons pouvoir le prouver. Ce n^est qu'en i562 qu'on vit circuler quelques exemplaires d'une brochure in-S**, de 32 feuillets, intitulée: Vlsle sonnante, -par maistre François Rabelais, qui n^a point encore esté imprimée ne mise en lumière : en laquelle est continuée la na^ vigation faicte par Pantagruel^ Pamir ge et aultres officiers, imprimé nouvellement.

Cette brochure, qui passa inaperçue ou qui du moins n^arriva que dans bien peu de mains, eut pourtant un retentissement de scandale, car son titre de Vlsle sonnante resta dans l'esprit d'une foule de gens qui n'en avaient jamais vu un seul exemplaire. Aussi, en plein xviie siècle, on parlait de Vlsle sonnante, comme si c'était le V" livre de Rabelais, quoique l'édition rarissime et même introuvable, publiée, sous ce titre, neuf ans après la mort

de l'auteur, ne contînt que les seize premiers chapitres du V« livre, dans lequel huit chapitres seulement sont consacrés à la description de Vlsle sonnante. Il faut supposer que les exemplaires de cette

brochure ont été soigneusement détruits, car les éditeurs modernes de Rabelais l'ont cher* chée inutilement dans toutes les bibliothèques publiques et pariiculiéres de la France et de l'étranger.

L'existence du V« livre de Pantagruel était donc désormais bien constatée, et on n'attendit que deux ans pour le voir paraître tel que Rabelais Tavait laissé, c'est-à-dire non terminé, non revu et très incomplet : Le cin^ quiemc et dernier livre des faicts et dicts héroïques du bon Pantagruel^ composé par M. François Rabelais, docteur en médecine : auquel est contenu la Visitation de l'oracle de la dire Bacbuc et le mot de la Bouteille^ pour lequel avoir est entrepris tout ce long voyage, nouvellement mis en lumière, m. d. Liiiii, in-i6 de 98 feuillets cotés 1 1 3 (les chiriVes sautent de 1 6 à 33, ce qui semble impliquer la suppression de 16 feuillets) et de 5 feuillets non chiffrés pour la table des chapitres. Le chapitre des Apedeftes^ qui était le xv^ dans l*Isle sonnante, ne ligure pas dans cette édition, ni dans les deux éditions suivantes: Lyon, Jean Martin, i565, in-i6,

et sans nom de lieu_, imprimé Van m. d. lxv, in-8o. C'est dans une seconde édition de Lyon^ Jean Martin, ^^^Vi <^ue ce chapitre fut réintégré à sa place.

Mais, chose étrange, ce V^ livre, le plus hardi, le plus redoutable des cinq qui composent Toeuvre de Rabelais, ne rencontre aucun obstacle, ne soulève aucune opposition, n'^entraîne au-

cune mesure répressive, de la part de Tautorité judiciaire. Il a pris sa place dans les œuvres de Rabelais, qu'on réimprime partout, ouvertement et publiquement, sans causer le moindre scandale, ^u excepté chez les protestants de Genève, car si

/' Calvin, dans son traité De scandalis. publié

^„ en i55o, accusait Rabelais d'avoir profané le

■*'" saint Evangile par une audacieuse dérision,

Robert Estienne, après la mort de Fauteur, reprochait aux théologiens de Paris de n'avoir pas fait brûler Vathée et blasphémateur Rabelais, avec son livre. Ce livre, toutefois, avait été censuré et condamné, par le Concile de Trente; il était inscrit à toujours sur les listes de l'Index, en Cour de Rome.

Jamais les œuvres de Rabelais n'avaient eu plus de vogue en France, et un libraire de Paris, Richard Breton, avait profité de cette vogue, en i565, pour faire paraître, comme un corollaire des œuvres de Rabelais, les Songes drolatiques de Pantagruel^ oh sont contenues plusieurs figures de inaistre François Rabelais, et dernière œuvre d'iceluy, pour la récréation des bons esprits. Cette bizarre et curieuse publication, qu'on disait faite d'après les dessins originaux trouvés dans le cabinet de Rabelais, ne rencontra pas un seul critique pour contester sa provenance et nier son origine.

La Croix du Maine n^avait daigné accorder à Rabelais que quelques lignes insignifiantes, dans sa. Bibliothèque /"rancoise (Paris, Abel L'Angelier, 1584, in-folio), et Antoine Du Verdier ne Tavait nommé dans la sienne (Lyon, 1585, in-folio), que pour

Faccabler d^injures, en rappelant îJioqueur de Dieu et du îJîondej et en disant que, « quoique docte,

*" il a mis néanmoins, parmi ses escrits, des

l^ll traits d'impiété, et, si j'ose dire, ressentant

■m»' Tathéisme à pleine gorge.

"**' Mais, à peu d'années de là, Du Verdier

faisait réparation d'honneur à la mémoire de Rabelais et revenait sur son premier jugement, dans un grand ouvrage, qui ne fut imprimé qu'après sa mort : Prosopo graphie ou Desa^iption des personnes illustres^ tant chrestiennes que prof ânes (Lyon, Paul Frelon, i603, 3 vol. in-folio).

«J'ai parlé, dit-il, de François Rabelais, en ma Bibliothèque^ souvent de commune voix et par ce qu'on peut juger par ses œuvres, mais la fin qu'il a faict fera juger de luy autrement que Ton n'en parle communément.

Quant à ses œuvres, on y descouvre un merveilleusement bel esprit. Son malheur est que chacun s'est voulu mêler de pantagruéliser, et sont sortis plusieurs livres sous son nom, adjoûtez à ses œuvres, qui ne sont de luy, comme llsle sonnante^ faicte par un Escholier de Valence, et autres. Il a esté premièrement cordelicr, puis autres deux fois moine, puis médecin, puis curé de Meudon, comme j'ay vcu par une lettre escrite de sa main, par laquelle il mande à un amy, qu'il a de bons paroiciens en M. et M'"° de Guise. Il a esté louché de repentancc, contre ce qu'on croit, et ne veux obmettre que M. l'Evesquc d'Evreux (le cardinal du Perron) a un Galen, où il y a quelques notes en marge, cscrites de la main de Rabelais, et, où Galen soustient TAmc estrc mortelle, il a

cscrit : hic vcro se dilcnus plumbcinu nstcnJit. Le Roy, à présent heureusement régnant, di-

sant que Rabelais estoit bon compagnon et athée, ledit sieur Evesque luy dit ce que dessus.))

Tel est le point de départ de Tattribution de risle sonnante k un Escholier de Valence, et cette opinion_, émise à la légère, qui ne reposait que sur un quiproquo et un malentendu, fit son chemin rapidement parmi les esprits prévenus et irréfléchis.

Du Verdier était Fauteur inconscient du quiproquo, car il avait confondu Vlsîe son^ nante avec un petit livre de Guillaume des Autelz, intitulé: Mytistoîre bai'agoiiyne de Fran/?'elnche et Gaudichon^ trouvée depuis n'aguere d'un exemplai?'e escrit à la main, à la valeur de dix atomes^ pour les récréations des bons fanfreluchistes. Autheur a. b. c. (jusqiCà z). On les vend à Lyon, par Jean Dieppi, 1^74? in-i6 de 48 feuillets.

On lit, en effet, dans la Biblothèque Jrancoise d'Antoine Du Verdier, à l'article de Guillaume des Autelz: a Estant à Valence es. cholier en Testude de Droit, il a escrit_, à rimitation de Rabelais en son œuvre de Pantagruely un livre en prose, non moins face-

lieux que de gaillarde invention, contenant dix-sept chapitres et intitulé: Franfreluche et Gaudichon^ mytistoirc harac;ouync de la valeur de dix atomes, pour la récréation de tous bons fanfreluchistes^ imprimée à Lyon, par Jean Dieppi. » Du Verdier avait eu probablement sous les yeux une des premières éditions lyonnaises de ce petit livre, éditions, que les bibliographes citent, sans les avoir jamais vues, parce qu'elles furent détruites sans doute, comme celle de Vlsle sonnante: Lyon, sans date, in-8", ou iSSp, in-8", ou I 5Go, in-i6.

Le nom de Lauteur de cette plate imitation de Rabelais ne fut révélé que tardivement par Du Verdier, car Etienne Pasquierne le connaissait même pas, puisqu'il le désigne, dans une de ses lettres (la S*" du livre i"), comme un des plus mauvais imitateurs anonymes de Rabelais: «L'un, sous le nom de Ladulti (Noël du Fail), en ses Propos rustiques: l'autre, sans nom, en son livre des Fanfreluches. »

L'idée nous vient tout à coup que ce Guillaume des Autel;:, VEscholicr de Valence,

pourrait bien avoir publié, à Lyon, en i562, la première édition de Vlsîe sonnante^ d'après une copie qu'il aurait prise en cachette sur le manuscrit du V"" livre de Rabelais, manuscrit qui était alors entre les mains du chef de la Pléiade, Pierre de Ronsard, ou du moins dans celles de son frère, Charles de Ronsard, abbé de Tyron, comme nous essayerons de le démontrer plus loin.

Guillaume des Autelz, parent de Pontusde Thyard, un des poètes de la Pléiade, qui ne devint évêque de Chalon-sur-Saône qu'en iSjS, s'était attaché à l'école de Ronsard, et poétisait ou ronsardisait alors de toutes ses forces. C'est en i56o qu'il publia, à Lyon, le Repos de plus grand travail^ son premier recueil de poésies, dédié à sa Sainte^ mais cet Escholier de Valence affectait un jargon mêlé de grec et de latin aussi peu intelligible et aussi ridicule que celui de V Escholier limousin^ du second livre de Rabelais.

L'attribution de Vlsle sonnante à un Ecolier de Valence fut alors si universellement acceptée, qu^elle se reproduit encore, de temps à autre, dans des ouvrages de littérature. Le

Duchat, dans son commentaire sur Rabelais (notes sur le prologue du V*" livre), a cependant très bien démontré la misérable origine de cette tradition j'/'e^^zfe généralement ré* pandue, qui voulait que risle sonnante eût été composée et publiée par l'Ecolier de Valence, qu'on ne nommait pas et qui n'était connu de personne. Celte grossière erreur, sans cesse démentie, ne subsistait pas moins parle fait de l'ignorance ou de la légèreté de ceux qui l'avaient d'abord accueillie, puisque Etienne Tabourot, en pr.rJant de Rabelais dans les Bigarrures et touches, qui parurent pour la première fois en i582, ne s'était pas fait faute de dire que le V"" livre est attribué a cet Ecolier.

Une erreur du même genre prit naissance, au commencement du xvii" siècle, quand le médecin Louis Guyon, sieur de la Nauche, se fut avisé de donner un père anonyme au V' livre, dans ses Diverses leçons contenant plusieurs discours, histoires etjaits mémO" râbles (Lyon, i603, in-8"), où il consacre à Kabclais une assez bonne page, qu'il termine malheureusement par cette naïveté ou plutôt

ce mensonge : « Quant au dernier livre, dit-il, qu'on met entre ses œuvres, qui est intitulé Vlsle sonnante^ qui semble à bon escien^ blasmer et se mocquer des gens officiers de rÉglise catholique, je proteste qu'il ne Ta pas composé, car il se fit longtemps après son décès. J'estois à Paris, lorsqu'il fut faict, et sçais bien qui en fut Tauteur, qui n'estoit médecin. »

Le bonhomme Louis Guyon, qui n'avait pas plus de quarante-cinq ans, à l'époque où il fit paraître à Lyon la première édition de ses Diverses leço^is, attendu qu'il mourut en i630 dans un âge avancé, ne savait pas même que risle so?maîîte avait paru en 1 562, c'est-àdire lorsqu'il était à peine âgé de quatre ans!

Eh bien î tels sont les seuls témoins qu'on ait mis en avant pour prouver que Rabelais n'était pas l'auteur du V^ livre de Pantagruel: Antoine Du Verdier, né à Montbrison en 1544, dix-huit ^ns avant la publication de Flsle sonnante et neuf ans avant la mort de Rabelais; Louis Guyon, né à Dôle vers iSSg, c'est-à-dire six ou sept ans après la mort de Rabelais.

Que sont, qu'étaient ces ouï-dire incohérents ou ridicules, recueillis à l'aventure et répétés sans examen par deux écrivainsde médiocre valeur, en comparaison des éclatants témoignages d'amiration^ que deux hommes considérables, le président Auguste de Thou et le cardinal du Perron , ne craignaient pas d'accorder hautement et sans réserve à Tœuvre de Rabelais en général, et sans faire aucune distinction entre les cinq livres qui composent cette œuvre? De ThoU, dans un passage remarquable des Commentaires qu'il écrivait sur sa propre vie, et dans les beaux vers latins que lui avait inspirés sa visite à rhôtel de la Lamproie, où Rabelais était né, en la ville de Chinon; du Perron, dans ses paroles imposantes, en ne jugeant digne de son estime que ceux qui avaient lu le livre, c'est-à-dire l'œuvre de Rabelais.

Nous en avons donc fini avec l'Ecolier de Valence, comme avec le prétendu auteur, également anonyme, qui «n'était pas médecin » et qui composait, à Paris, VIslc sonnante^ quinze ou vingt ans après que ce fragment du V*-' livre de Rabelais eut éic mis en lu-

mière, sans cloute à Lyon! Nous aurons bientôt à discuter plus sérieusement les raisons plus ou moins spécieuses que la critique moderne a fait valoir contre l'authenticité du V*^ livre.

Il faut d'abord passer en revue, sans les discuter, les opinions contradictoires des érudits, des commentateurs, des lettrés, qui ont cherché à reconnaître si Rabelais était ou n'était pas Tauteur de ce V*-' livre, loué, admiré par les uns, dédaigné, méprisé par les autres.

Le xvn" siècle, cependant, semble avoir laissé de côté cette question d'origine, qui avait préoccupé les lecteurs du V'-' livre, à la fin du xvi" siècle. On réimprimait souvent les (ouvres de Rabelais, en France et surtout dans les Pays-Bas, mais les éditeurs de ces œuvres ne songeaient pas à donner leur avis personnel sur Tauthenticitédecc V" livre, qui taisait aussi bonne tigureque les autres dans les éditions auxquelles on n'ajoutait pas encore lie commentaires.

L'anonyme à qui Ton doit V Alphabet de V auteur franc ois ^ qu'on a imprimé pour la première fois à la suite des éditions elzéviriennes, ne dit pas un mot qui puisse faire croire qu'il eût soupçonné une différence de composition, de style ou de pensée, dans ce V" livre, qui lui fournit un plus grand nombre de mots à interpréter que les quatre livres précédents.

Il n'y a que Jean Bernier, médecin de Blois, qui, dans son Véritable Rabelais réformée on Jugement et nouvelles Observations sur les œuvres grecques, latines^ toscanes et francoises de ma'ïtre François Rabelais^ (Paris, Laurent d'Houry, 1697, in-12), émette, un doute sur les interpolations que peut renfermer le V® livre de Pantagruel : « Encore, dit-il, que quelques critiques ayant cru que ce livre n'est pas de notre docteur, le style et certains endroits me font croire qu'il est de Rabelais, interpolé par des libertins et huguenots. »

En 171 1, paraît la première édition du Rabelais de Le Duchat, avec des commentaires très-amples et très-savants, qui sont

encore les plus complets et les meilleurs qu'on ait faits sur notre Auteur Jrancois^ comme on l'avait surnommé par excellence. Le Duchat ne manqua pas d'exposer les arguments les plus solides qu'on avait pu trouver pour contester Tauthenticité intégrale du V° livre. Ces arguments auxquels Le Duchat répondait avec hésitation et assez incomplètement, nous les mettrons à néant, quand nous viendrons à les examiner plus loin.

Contentons-nous ici de consigner Lopinion personnelle de Le Duchat : a Ceux, dit-il, qui auront lu avec attention le V*-" livre rcconnoîtront à mille faits l'auteur des quatre premiers. Même génie, même tour, même genre d'érudition s'y découvrent partout, dans un degré qu'il n'est pas naturel qu'autre que Rabelais ait pu aiicindre. »

L'opinion de Le Duchat devait cire admise du moins pour u:i temps. Bernard do La Monnoic, qui était plus capable que personne de faire prévaloir cette opinion, s'est contente de dire, dans une note sur l'article Rabklais Aj^ns\i\ Bibliothèque française de Du Vcrdicr : « Le quatrième livre {du Pantas^rucî) a

été le dernier qu'il ait fait lui-même imprimer. Le cinquième a été donné sur ses mémoires^ mais avec des fautes qui ont été la plupart réparées dans l'édition de M. Le Duchat. »

Le P. Niceron, qui, quoique barnabite, a rédigé une notice très impartiale et très sage sur la vie de Rabelais (Mémoires pour servir à rhistoire des hommes illustres dans la république des lettres (Paris, Briasson, 1735, t. XXXII, p. 337 et suiv.), après avoir repris, avec plus d'adresse, les arguments que Le Duchat opposait

aux critiques qui doutaient de Tauthenticité du V^ livre, en vient à conclure que le V^ livre est véritablement de Rabelais, et il se sert, pour le prouver, des expressions mêmes que Le Duchat avait employées dans Péloge de ce V^ livre, où le génie de Tauteur est aussi visible et aussi hautement accusé que dans toute son œuvre.

Il n'est pas indifférent de constater que les doutes qui s'étaient produits en France sur l'authenticité du V° livre n'avaient pas eu d'écho dans les traductions de Rabelais, en langues étrangères, publiées en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, où le Gargan-

tua et le Pantagruel ne manquaient pas de lecteurs et d'admirateurs.

La traduction anglaise de Thomas Urchard, imprimée à Londres en 1698, avait même paru avec un commentaire composé par un protestant français, Antoine Motteux ou Le Motteux, qui n'hésite pas à déclarer que (L le V* livre est la plus belle partie de tout l'ouvrage. »

César de Missy, traducteur du commentaire de Le Motteux, en fraiiçais, pour la grande édition du Rabelais de Le Duchat f Amsterdam, Frédéric Bernard^ 1741? 3 vol. in-40), ne partageait pas, il est vrai, le sentiment de son compatriote, protestant comme lui : « Il y en a, dit-il, qui doutent beaucoup que le V° livre soit de Rabelais. Je ne me charge point de faire valoir leurs raisons, mais je ne puis m'empécher de reconnoître qu'ils ne me paroissent jamais plus forts, que lorsqu'ils soutiennent que le cinquième livre est inférieur aux quatre autres, quoiqu'au reste il

ait bien son mérite. Il faudroit entendre h\-dcssus l'illusirc M. de Moivrc (proicsiani fran^■ais, réfugié en An-

gleterre, à la révocation de Tédit de Nantes), qui, avec son génie transcendant pour les mathématiques, a un goût très vif pour les grandes beautez de Corneille, de Molière_, de La Fontaine, de Rabelais, et qui est bien éloigné de regarder le V® livre comme le plus beau. »

Ce n'était pas M. de Moivre, le mathématicien, qu'il eût fallu consulter sur cette question de littérature, mais bien les illustres rabelaisiens qui, comme le docte médecin Guy-Patin, ou bien Huet, évêque d'Avranches, avaient fait des œuvres de Rabelais Tétude et les délices de toute leur vie.

L'exemple du savant Huet, avait été suivi religieusement, à cet égard, par plus d'un respectable savant ecclésiastique, qui pardonnait à Rabelais ses audaces de satire et ses incongruités de langage,, en faveur de sa lumineuse raison et de son merveilleux esprit.

L'Église catholique elle-même était indulgente pour ce grand philosophe évangélique, car on avait placé son buste dans la cour d'honneur du palais épiscopal de Paris : « Le

portrait, dit Jean Bernier, dans son Véritable Rabelais réformé (1697), celui qu'on voyoit il n'y a pas encore longtemps en la cour de TArchevêché, ctoitun buste de plâtre. »

Il y eut, au milieu du xviii^ siècle, deux abbés qui publièrent simultanément, en 1752, une édition de Rabelais, avec notices et commentaires.

L'abbé de Marsy eut l'idée d'éclaircir et d'alléger, pour ainsi dire, les oeuvres de son auteur favori, en supprimant dans le texte courant les passages obscurs ou inutiles, qu'il rejetait au bas des pages, sans supprimer un seul mot de l'original. Voici son opinion sur l'authenticité du V^ livre : ce En général, dit-il, toutes les éditions qu'on a faites de ce livre sont pleines de variations ; ce qui prouve que Rabelais n'y a point mis la dernière main et que les éditeurs ne l'ont rédigé que sur les matériaux qu'ils ont trouvé dans ses papiers. C'est ce qui a fait croire, quoique fort mal à propos, que ce dernier livre n'étoit

point de Rabelais, comme le médecin Louis Guyon a eu Taudace de Tavancer. Ainsi, on ne sauroit douter que ce livre ne soit de Rabelais, au moins pour le fond. Il est probable, et Ton aperçoit même, en le lisant avec attention, que les premiers éditeurs de cette quatrième partie du Pantagruel, trouvant le manuscrit de Rabelais fort en désordre, ont rassemblé de leur mieux ces matériaux et ont même suppléé quelques transitions. »

On ne saurait trop reconnaître, comme on le verra plus loin, le bon sens et la divination qui ont dicté ce jugement, à Tabbé de Marsy, réditeur d'un Rabelais qu'il intitula le Rabelais moderne.

L^abbé Pereau a été moins scrupuleux dans les retranchements arbitraires et absolus qu'il lit subir, en son édition publiée sous le titre âCŒuvres choisies^ au texte de notre auteur, où il n'a laissé, dit-il, « que ce qui peut flatter la délicatesse des gens de goût. » L'abbé Pércau, dans sa curieuse notice sur la vie de Rabelais, rapporte quelques-unes des raisons sur lesquelles on s'était fondé pour nier l'authenticité du V* livre : « On peut bien, ajoute-

t-il un peu légèrement, se ranger du parti de ceux qui croyent que le V^ livre n'est pas de Rabelais. »

Voltaire et la secte philosophique avaient traité Rabelais et son œuvre, avec dédain, sinon avec mépris. Dans la seconde moitié du xviii^ siècle, on sembla donc ne vouloir plus entendre parler du Gargantua ni du Panta" ^n/e/, quoique Ginguené eût essayé, en 1791, de prendre au sérieux un ouvrage qui avait faitTadmiration du grand siècle où il parut; il voulut même le remettre en honneur dans une brochure de circonstance, intitulée : De Vautorité de Rabelais dans la Révolution pré' sente et dans la Constitution civile du Clergé^ ou Institutions royales^ -politiques et ecclésiastiques tirées de Gargantua et de Pantagruel.

La question de l'authenticité du V^ livre n'intéressait plus personne, et il est bon à noter que, dans l'espace de près de soixante-dix ans, il ne fut publié en France qu'une seule édition de Rabelais, celle de 1798, où réditeur Bastien s'est contenté de reproduire le commentaire de Le Motteax, traduit par

César de Missy. C'est aux persévérantes attaques de Voltaire contre Rabelais, qu^il faut attribuer cette incroyable insouciance du public lettré, pour un des plus grands écrivains français, à une époque où ses imitateurs anglais, Swift et Sterne, étaient souvent traduits et réimprimés dans notre langue.

Cette injustice ne pouvait durer : en 1820, un fidèle rabelaisien, Stanislas de PAulnaye, trouva enfin un libraire (Desoer), pour publier l'excellente édition qu'il préparait depuis de nombreuses années et qu'il avait augmentée de précieux travaux philologiques.

Cette édition^ dont Tannotateur avait jugé m^ convenable de ne pas exprimer un doute sur

"" l'authenticité du V^ livre, fut accueillie avec

w tant de faveur, qu'il s'occupa d'en faire une

nouvelle, plus complète encore et mieux ordonnée que la précédente, qui était épuisée et déjà rare. La seconde édition de Stanislas de l'Aulnaye commença donc à paraître {Paris, Louis Janet^ 1823, 3 vol. in-80), au moment où l'on en annonçait une autre, accompagnée des notes de tous les commentateurs, édition splendide, que deux amis^

Esmangart et Eloi Johanneau, avaient surchargée à Penvi de notes savantes et d'éclaircissements historiques. (PariSyDalibon^ 1828, 9 vol. in-S*").

De TAulnaye aurait cru faire injure à la mémoire de Rabelais, en émettant un simple doute relativement à ses droits d'auteur du V® livre; Esmangart et Eloi Johanneau ne semblent pas avoir eu le même respect pour cette possession d'état, confirmée par trois siècles d'admiration constante, car ils se bornent à répéter, dans leur commentaire un peu trop prolixe, cette judicieuse remarque de Le Duchat : « Les gens de son temps, et qui étoient intimement liés avec lui, n'ont pas mis en doute- que ce livre ne fût son ouvrage aussi bien que les précédents ; » et celle de Tabbé de Marsy : « Ils n'ont pas fait difficulté de le lui attribuer et même de le regarder comme celui de ses ouvrages, qui étoit le plus capable de le rendre immortel. »

Rabelais avait enfin reconquis sa vraie place dans la littérature française et il rentrait triomphalement dans la bibliothèque de

tous les hommes instruits et éclairés. L'édition de

S. de l'Aulnaye fut réimprimée presque "intégralement dans la collection compacte des Classiques français (Paris,Lefèvre^ i835, grand in-8° à deux colonnes), et le reviseur de cette édition n^eut garde d'y ajouter un seul mot qui eût trait à l'opinion, désormais abandonnée, qui présentait le VMivre comme supposé par un faussaire, ou interpolé par les premiers éditeurs.

Moi-même, qui étais très jeune et très inexpérimenté alors, je n'eus pas même la pensée de revenir sur cette opinion, qui avait fait son temps et qui paraissait ne pouvoir plus revivre, lorsque je publiai une petite édition, très jolie et très mauvaise, des œuvres de Rabelais, où je n'avais mis que des notes explicatives du texte [Paris ^ Jehenne^ 1825-27,. 5 vol. in-32).

En même temps paraissait en Belgique une très bonne édition de Rabelais (Bruxelles^ Tancé, i830, 7 vol. in- 18), augmentée d'un glossaire et des remarques historiques et philologiques de tous les commentateurs, que l'éditeur anonyme (l'avertissement est signé de l'initiale T) avait choisies, discutées

et rectifiées très judicieusement. Cet éditeur résuma en ces termes la question de l'authenticité du V*^ livre: « Les nombreuses variations qui se trouvent dans toutes les éditions de ce livre ont fait croire à plusieurs critiques qu'il n'était pas de Rabelais. LeDuchat reconnaît, dans cette dernière partie, le style et Tesprit de Tauteur des quatre premiers livres. Le Moiteux trouve cette dernière partie la plus belle de tout l'ouvrage. C'est aussi notre avis : elle est la plus philosophique et la plus audacieusement critique. »

Amontour, maintenant. J'avais découvert, à la Bibliothèque du roi, un manuscrit du V*^ livre, jusqu'alors inconnu, ou plutôt négligé, dont aucun bibliographe n'avait parlé, dont aucun éditeur de Rabelais n'avait fait usage. Je n'eus qu'à jeter les yeux sur ce manuscrit pour en apprécier toute la valeur: il ne renfermait pas sans doute un texte complet, tel que je Tavais désiré, tel que je le cherchais, depuis longtemps, mais il était bien du temps de Rabelais, et il offrait une foule de particularités intéressantes, dont je me promettais do tirer parti, au profil de la

grande édition de Rabelais, que j'avais projetée de longue date et dont je rassemblais au jour le jour les nombreux éléments. L-'heure n'était pas venue d'entreprendre cette édition à peine ébauchée, et je crains bien que cette heure-là ne vienne jamais, car je suis trop vieux et trop occupé ailleurs pour consacrer à Rabelais deux ou trois ans de ma vie.

En 1840, un libraire de Paris, M. Charpentier, sachant par Sainte-Beuve, que j'avais dès lors beaucoup de matériaux accumulés pour cette grande édition, toujours promise et déjà annoncée dans les catalogues de MM. Firmin-Didot, me pria de donner mes soins à une petite édition compacte de Rabelais, en un seul volume in- 12, édition commencée par Charles Labitte, qui s'était arrêté, de guerre lasse, après le premier livre. Je consentis non seulement à annoter les quatre livres suivants, mais encore à corriger, pour la première fois, le texte altéré du V^ livre, au moyen des innombrables variantes que me fournirait le manuscrit de la Bibliothèque du roi; je m'engageai de plus à placer, en tête de

cette édition, un abrégé de la vie de Rabelais, que j'avais en portefeuille et qui devait former plus dMn volume in-8^.

Cette édition, compacte, préparée et imprimée en moins d'un an (PariSj Charpentier, 1840, in-12), eut un immense succès et se vendit à plus de 60,000 exemplaires. Mon Rabelais était Jdevenu alors le vade-mecum de toute la jeunesse studieuse. Mais je n'avais pas exposé, je n'aurais pu grouper, dans cette édition populaire et usuelle, toutes les observations bibliographiques, que Tétude du manuscrit du V® livre m'avait suggérées et que je résumerai plus loin, pour prouver, sans réplique, que ce V*^ livre est tout entier de Rabelais, sans aucune interpolation, sans aucun changement capital.

J'avais déjà formulé mon opinion sur le V* livre, dans ma notice sur Rabelais : « On essaya, disais-je, de contester à Rabelais ce cinquième livre, empreint de son esprit et de son style, admirable conclusion de son ouvrage ; on en fit honneur d un écolier îie

ValencCf c'est-à-dire que l'on confondit la Mythistoirc barragouine de Fanfreluche et

Gaudichon avec Vlsle sonnante, Guillaume des Autels avec Rabelais ! Mais le doute n^était pas possible, après la lecture du cinquième livre, qui demeura bientôt en toute propriété à son immortel auteur. »

On pouvait croire que le grand débat, soulevé depuis trois siècles, au sujet du V" livre, était clos pour toujours; mais les érudits sont difficiles à convaincre, et le doute a été de tout temps une de leurs plus chères prérogatives dans les questions de leur docte compétence.

Burgaud des Marets, qui travaillait depuis vingt ans à uniformiser Torthographe des cinq livres du Gargantua et du Panta-

gruel^ publia enfin son édition des Oeuvres de Rabelais, « ramenées à une orthographe qui facilite la lecture , bien que choisie exclusivement dans les anciens textes » [Paris, Firmin Diiiot^ i85S, 2 vol.in-12); et dans les notes qui accompagnent son texte, il ne se lassa pas de répéter que le V" livre n'est pas de Rabelais et ne saurait cire de lui.

Rathery, néanmoins, le collaborateur de Burgaud des Marets, garda un silence prudent sur ce malheureux V^livre, dans la notice biographique qu^il s'était chargé d^écrire sur Rabelais. Même prudence de sa part dans une seconde édition (iSjS), où cette remarquable notice a été augmentée et perfectionnée.

En revanche, Burgaud des Marets redoubla ses dénigrantes sorties contre le Ve livre, dans de nouvelles notes, où il ne perd aucune occasion de faire ressortir les insuffisances du texte de ce V^ livre : « Si Rabelais est pour quelque chose dans cette œuvre, il n'a jamais pu récrire telle qu'elle est, » dit-il dans une note sur le quatrain qui figure en tête du V* livre. Burgaud des Marets avait pourtant corrigé, à l'aide des variantes du manuscrit de la Bibliothèque du roi, quantité de passages qu'il trouvait corrompus et inintelligibles dans les anciennes éditions. « Si nous pouvions admettre que ce livre fût de Rabelais, dit-il, à propos du chapitre des Apedeftes^ nous nous abstiendrions de placer ici ce chapitre; mais, comme on est habitué à l'y voir et que nous ignorons s'il est ou non du

même auteur que le reste de ce prétendu cinquième livre, nous nous décidons à ne pas le supprimer. »

L'édition de Burgaud des Marets et de Rathery était, toutefois, fort ingénieuse et vraiment bonne et estimable : elle se répandit

dans beaucoup de mains, et le doute se ravivait de proche en proche à l'égard de l'authenticité du V' livre.

Un auteur aimable et compréhensif en pantagruélisme,M . Eugène Noèl, avait mieux motivé son opinion dans un charmant ouvrage, réimprimé plusieurs fois et intitulé: Rabelais^ médecin^ écrivain^ philosophe (Paris, Bécus, 1880, in- 16, quatrième édition): a Dans le V' livre de Pantagruelj qui n'en est pas moins le meilleur, disait-il, je ne puis attribuera Rabelais le Tournoi de la quinte... En etfet, ce V" livre, qui fut publié après la mort de Rabelais, parut d'abord sans l'épisode de la Quinte; ce ne fut que quelque temps après qu'un éditeur s'avisa de cette augmentation. Peut-être ces chapitres intercalés furent-ils des chapitres trouvés à l'état de projet dans les papiers de maître François,

dont la rédaction et la mise en ordre furent confiées à quelque écrivain du temps. »

De 1868 à 1872, MM. Anatole de Montaiglon et Louis Lacour avaient mis au jour un admirable texte de Rabelais, entièrement renouvelé et éclaircià l'aide de la ponctuation; ils avaient même, pour la première fois, publié le texte complet du manuscrit du V" livre, de préférence aux textes des éditions imprimées ; mais les notices historiques et littéraires, qu'on attendait de ces deux érudits de premier ordre, n'ayant point paru, ils ne nous ont pas fait connaître comment ils entendaient se prononcer définitivement sur l'authenticité du V^ livre.

Dans la notice biographique de son estimable édition des œuvres de Rabelais (San Remo, J. Gay, 1874, 3 vol. in- 12), M. A.-L. Sardou trancha, par un moyen terme, cette question d'authenticité : « Le cinquième livre de l'œuvre rabelaisienne ne parut que

plusieurs années après la mort de l'auteur ; aussi, a-t-on formé des doutes très sérieux sur l'authenticité de ce livre. Les uns le rejettent entièrement; d'autres, seulement en quelques

parties, faibles à la vérité et qui ne paraissent pas être de la même main que tout le reste... Il est fort probable que la mort n'ayant pas permis à Rabelais de mettre la dernière main à son livre, quelquVin de ses amis, Jean Turquet peut-être ou Henri Estienne^ crut devoir le suppléer, et se permit de retoucher l'œuvre inachevée et d'y ajouter même. Le mieux est donc de prendre un moyen terme : ni tout admettre, ni tout rejeter, j)

Nous n'avons pas rappelé les deux excellentes éditions de Rabelais, publiées par Pierre Jannet, d'après les meilleurs textes revus par Tauteur {Paris, édition de la Bibliothèque elzéviricnne^ 1868-72, 2 vol.

in- 12, et Paris^ Picard, 1868 et suiv., 7 vol. in-12), parce que les notes, que l'éditeur avait promises, n'ont pas encore paru dans la première de ces deux éditions, et que la seconde, aujourd'hui complète et achevée par M. Louis Moland, ne contient pas une phrase, qui puisse réveiller un doute sur l'authenticité du V» livre, que Pierre Jannci licsitait fort ;\ reconnaître.

Mais M. Louis Moland, i|ui est certaine-

ment un de nos plus judicieux critiques, avait déjà donné son avis dans la préface de la grande édition de Rabelais (Paris^ Garnier, iS/Sj 2 vol. in-folio), publiée par ses soins et illustrée de beaux dessins de Gustave Doré : «Je crois, a-t-il dit, après un examen impartial des arguments allégués pour et contre Fauthenticité du V^ livre, je crois qu^il faut s'en tenir sur cette question à un moyen terme. Rabelais avait sans doute laissé les prin-

cipaux éléments de ce livre, mais il n'est guère probable que ce qu'il a laissé nous soit parvenu dans son intégrité. Quelqu'un est intervenu après lui pour retoucher l'œuvre inachevée, la compléter à sa guise. Il me paraît également impossible de tout admettre et de tout rejeter. On ne peut méconnaître le génie rabelaisien dans certains passages, et l'Oracle de la Bouteille paraît le dénouement où le roman allait de lui-même aboutir. ».

M. A.-L. Sardou n'avait donc fait que s'approprier les termes mêmes du jugement porté par M. Louis Moland sur la question, qui n'est pas résolue en dernier ressort.

Nous avons passé en revue les opinions

divergentes des différents éditeurs de Rabelais. Nous aurions pu faire intervenir d'autres écrivains, qui se sont aussi préoccupés de la même question sans la résoudre : Delécluze, qui, dans son ouvrage intitulé François Rabelais (1841, in-8"), examine les points litigieux et ne décide rien; Charles Lenormand, qui, dans ses recherches architecturales sur Tabbaye de Thélème {Paris, 1840, in-8°), ne doute pas que Rabelais n'ait pris part i\ la composition du V° livre et y reconnaît la griffe de Taigle; M. Gustave Brunet, qui, dans l'article Rabelais, de la Biographie universelle (édition Thoisnier- Desplaces) constate les doutes élevés sur l'authenticité du V° livre, mais ne les discute pas, en faisant toutefois remarquer que la publication de ce livre, « le plus fort de tous, » ne donna lieu à aucun procès, et que nul obstacle n'empêcha les réimpressions qu'on en fit partout impunément.

D'autres critiques émincnts , tels que Charles Nodier et Guizoï, qui ont aussi parlé de Rabelais avec une grande élévation d'idées, ne se sont pas ai réu's un moment i>

mettre en doute Pauthenticité de cet admirable V® livre, qui fait Pindispensable complément de l'œuvre rabelaisienne.

C'est à nous, maintenant, de répondre aux trois objections principales qui ont*été faites pour prouver que le V^ livre est, sinon apocryphe, du moins dénaturé par des interpolations où le faussaire s^est trahi lui-même. Après avoir repousse ces objections, en démontrant qu'elles sont bien faibles ou bien mal fondées, nous n'aurons plus quVi démontrer, avec évidence, que ce V" livre est l'ouvrage de Rabelais, ouvrage inachevé sans doute, et dont les fautes même accusent des retouches maladroites, les premiers éditeurs ayant mal lu ou mal compris le manuscrit ori^^inal et n'ayant pas su en remplir les lacunes.

r Certains critiques, tout en inclinant à reconnaître l'authenticité du V'" livre, repoussent absolument comme apocryphes le

chapitre des Apedeftes et les deux chapitres du Tournoi de la Quinte

2° D'autres critiques signalent des tendances calvinistes dans ce V^ livre et soutiennent que Rabelais, qui n^épargnait pas les superstitions et les abus de l'Eglise catholique et romaine, n'a jamais prêté la main à la polémique agressive du protestantisme et s'est tenuabsolument à l'écart de la Réforme.

S*' Dans le chapitre xix de ce V^ livre, Tauteur cite, parmi les philosophes contemporains qui ont traité de Ventéléchie (perfection intérieure) d'Aristote, Scaliger, Bigot , Chambrier et François Fleury , tous zélés entéléchistes ; or on ne connaît de Jules- César

Scaliger, qu'un seul ouvrage dans lequel il ait parlé de Ventéléchie., et cet ouvrage n'a paru qu'en iSS/, c'est-à-dire quatre ans après la mort de Rabelais !

Le troisième argument contre l'authenticité du V' livre, semble, à première vue, invincible et irréfragable : il est pourtant bien facile à réfuter.

L'ouvrage de J.-C. Scaliger, où il est question de Tentéléchie, c'est le recueil dcsExcrcitationes contre Cardan et son traité De Subtilitate, {aux n"" 12, 14, i5, 19 et surtout no 1 15 de la Soj*" Exercitation), imprimées à Paris, pour la première fois, en 1557.

a Peut-être, dit Le Duchat dans une de ses notes sur le chapitre xix (V« livre), peutêtre que Scaliger ayant depuis plusieurs années écrit contidem.mcnt à Bigot ses sentiments sur Tentéiéchie, celui-ci les auroit, dès ce temps- h\, communiqués à Rabelais, sur le même pié que plus bas, au chapitre xxxiv du présent livre (f:xi:rcitationes|, on voit que le

même Bigot lui avoit répliqué sa propre pensée sur cette femme, qui dans TApocalypse est représentée ayant la lune sous ses pies. Un autre et plus grand embarras, selon moi, c^est que ce passage des Exercitations désigne personnellement Rabelais, sous les termes de novis Lucianis atque Diagoris culinariis^ par rapport à la raillerie que Rabelais avait faite de Scaliger, en cet endroit-ci de son livre. »

C'est, en effet, Rabelais que visait J.-C. Scaliger, dans les Exercitationes, en sUndignant contre les nouveaux Luciens et les Dîagores ou les athées culinaires. Il y avait une vieille querelle entre Scaliger et Rabelais. Celui-ci, dans une lettre latine adressée à Bernard de Salignac, en décembre i53i : ce J'ai appris récem-

ment, dit-il, par Hilaire Bertulphe, avec qui je suis ici en relation, que vous préparez je ne sais quoi contre les calomnies de Jérôme Aléandre, que vous soupçonnez d^avoir écrit contre vous sous le masque d'un faux Scaliger. Je ne souffrirai pas que vous soyez plus longtemps incertain et abusé par ce soupçon, car ce Scaliger existe

réellement. Il est de Vérone, issu de cette famille exilée des Scaliger, exilé lui-même ; maintenant il exerce la médecine à Agen. Ce calomniateur m'est bien connu. Il n'est pas sans quelques connaissances en médecine; homme, du reste, nullement estimable et absolument athée, comme personne ne le fut jamais davantage. »

Rabelais était donc, depuis Tannée i53i, en pleine brouille avec Jules-César Scaliger, qu'il avait connu à Agen, qu'il n'estimait guère et qu'il détestait cordialement.

Quant aux Exercitationes que Rabelais pouvait et devait connaître, du moins par oui-dire, bien avant que l'ouvrage fût imprimé à Paris en i557, voici le titre complet de cet ouvrage : Exotericariim excercitationum liber quintus decimus, de Siibtilitate^ ad Hieronymum Cardanum 'î.utetiLC, Michael Vascosan, i5 57, in-4°). »< Scaliger, dit le P. Niceron, (Mém. pour servir à Vhist. des hommes illustres^ t. XXI II, p. 267), adonné à ces Exercitations le litre de quin^iùmc livrây parce qu'avant qu'il le composât, il avoir déj;\ fait, a ce qu'il prétend, quatorze

autres volumes, sous le même titre, mais qui ne regardoient pas Cardan. »

Le traité De siibtilitate de Cardan, avait été publié à Nuremberg en i55o. « Jules- César Scaliger, ayant lu Touvrage de Car-

dan, dit le P. Niceron, (t. XIV, p. 269), songea à écrire contre lui... La critique ne parut cependant que sept ans après que Pouvrage de Cardan eût été imprimé. »

Cette critique, publiée en iSSj avec le titre d'Exercitationes,SL-wa.it été certainement communiquée en manuscrit à plusieurs imprimeurs, bien avant d'être mise sous presse chez Michel Vascosan, imprimeur de Paris. Scaliger, qui fut un des plus prodigues épistoliers du xviii*^ siècle, était alors en rapport épistolaire avec beaucoup desavants, amis de Rabelais, entre autres le célèbre imprimeur de Lyon, Sébastien Gryphe, qui lui avait déjà imprimé^ en i540_, son fameux livre: De caiisis liîîg-uce latinœ. Il ne faut pas oublier que Scaliger ne devait pas trouver aisément un libraire qui voulût imprimer ses ouvrages, où il attaquait tout le monde, avec une sorte de rage envieuse. Il avait donc attaqué

Rabelais comme tant d'autres, sans toutefois le nommer dans ses Exercitations, imprimées seulement en i557, mais composées sept années auparavant, et Rabelais, qui était aussi en correspondance avec la plupart des savants de son temps, avait été informé, par Sébastien Gryphe, peut-être, des injures que lui avait adressées Scaliger, non seulement dans le A'V'^ livre des Exercitationes, mais dans les quatorze premiers livres, qui sont restés inédits. Rabelais, de son côté, ne s'était donc pas fait scrupule de se moquer de lui, à propos de Tentéléchie, dans le V'" livre de Pantagruel^ qui fut écrit en 1649, comme nous le prouverons tout à l'heure, car il savait, de longue date, que Scaliger était entéléchiste, puisqu'il le connaissait bien dès Tannée i 53 i , et qu'il pouvait, à bon droit, le regarder comme un de ses ennemis les plus implacables.

Il se moqua, en même temps, de Guillaume Bigot, qui avait aussi glorifié rcniclcchie dWristotc, dans un ouvrage de philosophie intitulé : Prœludium christiaiuv philosophia.\ optis cum alinrum tum huminis sutstantiam

liiculentis exprimens rationibus (Tolosae, apud Guydonem Boudevilleum, 1548, in-4°), et de François Fleury, Italien naturalisé en France, comme son ami Scaliger , et qui avait aussi parlé de Tentéléchie dans son Apologia in M. Actii Plauti^ aliorumque latinœ linguœ scriptorum calumniatores (Lugduni, Gryphius, i537, in-8"). Rabelais s'était trouvé en fréquents rapports d'érudition et d'amitié, avec François Fleury, chez l'imprimeur Sébastien Gryphe, et avec Guillaume Bigot, chez le cardinal du Bellay, que ce philosophe entéléchiste regardait comme son Mécène et son protecteur.

Les tendances calvinistes qu'on a signalées dans le VMivre de Pantagi'uel sont incontestables et ne prouvent nullement que Rabelais ne soit pas Tauteur de ce V*" livre; bien au contraire, elles affirment que Rabelais avait Tesprit porté vers la Réforme, malgré sa haine contre Calvin, et elles s'expliquent par sa situation personnelle, quand il composa, ou plutôt ébaucha son V* livre, c'est-àdire entre 047 et i5 50, soit à Metz où il s'était réfugié pour échapper à un procès criminel en matière de religion, soit à Rome où il se trouva en sûreté auprès du cardinal du Bellay, soit à Paris, où le rappelèrent de puissantes protections et de fidèles amitiés.

Depuis qu'il avait abandonné l'ordre de Saint-François, pour rentrer dans le siècle, comme on disait alors, il n'avait pas cessé

d^incliner vers les idées nouvelles d'une rénovation chrétienne, qui côtoyait le luthéranisme, en allant au calvinisme ; comme la plupart des lettrés de son temps, tels que Clément Marot, Bonaventuredes Périers, Hugues Salel, Héroet, Théodore de Bèze, etc. La description de l'abbaye de Thélème, dans son Gargantua^ publié à Lyon en i532^ représentait assez nettement les nouvelletés morales et philosophiques, qu^il se proposait de mêler aux choses religieuses et qui formèrent plus tard une espèce de doctrine, qu'on nomma le pantagruélisme.

Cette doctrine s'accusait peut-être davantage dans une première édition du Pantagruel, qui aurait étésaisieet détruite, en cette année i532, si nous voulons comprendre et interpréter une lettre de Calvin, en date de décembre i532, dans laquelle le chef de la Réforme annonce que la Sorbonne a condamné le Pantagruel, avec \q Miroir de V âme pécheresse^ de la reine de Navarre. Cette édition du Pantagruel do, 1 5 32 n'existe plus; on n'en connaît aucune, avant celle de 1534.

Rabelais n'avait jamais été en bonne in-

telligence avec Calvin, mais il ne prenait pas moins d'intérêt à l'œuvre de la Réforme luthéraniste, qui venait d'être adoptée à Genève (i536). Il eut beau se faire absoudre de son apostasie^ par le pape, pour être admis dans Tordre de Saint-Benoît, en devenant moine séculier de l'abbaye de Saint-Maur-des- Fossés, il resta, au fond du cœur, partisan modéré de la Réforme, qui s'établissait à Genève et dont Calvin se faisait le chef. Il dissimula pourtant ses sympathies et ses opinions, de manière à ne pas se compromettre vis-à-vis des autorités catholiques, et malgré les allégories transparentes de son roman pantagruélique, qui se réimprimait sans cesse et partout, sous son pseudonyme à'Alcofri-

bas Nasier (anagramme de son nom), il eut Tadresse d'échapper ii toutes les poursuites judiciaires, jusqu'à la publication du tiers livre Je Pantagruel, en i 546.

Cette publication, quoique sauvegardée par un privilège du roi, donna de telles armes aux ennemis de Rabelais, pour le persécuter et le perdre, qu'il n'osa pas artVonter les terribles conséquences de cette menaçante

coalition : il sortit de France, lorsquUl allait être arrêté et mis en jugement pour crime d'hérésie et même d'athéisme. Une pareille accusation devait conduire au bûcher son malheureux ami Etienne Dolet.

Il se réfugia dans le pays messin et résida, durant deux ans, à Metz, en qualité de médecin stipendié de la ville, ce qui ne Tempêchait pas de parcourir la Lorraine et PAlsace, où il se mit en communion d'idées avec les chefs du protestantisme. Il ne renonça pas à ses sympathies pour la Réforme, en retournant à Rome, où il passa Tannée 1548 dans la maison du cardinal du Bellay. Il n'avait pas sans doute changé d'opinion religieuse, quand il revint en France, dans le cours de l'année 1549, après avoir fait paraître à Lyon la Sciomachie^ dédiée au duc de Guise.

C'est en ce temps-là qu'il reprit la plume pour continuer et finir son Pantagruel, dont le quatrième livre, alors entièrement achevé, n'était pas encore mis au jour et ne le fut que deux ans plus tard. On s'explique donc comment Rabelais, inspiré et soutenu parle cardinal de Ghâtillon qui se préparait à em-

brasser ouvertement le parti de la Réforme, subit rinfluence de ce puissant et généreux protecteur et fit presque une profes-

sion de foi luthérienne ou calviniste dans plusieurs chapitres de son V* livre.

Mais il y eut un revirement soudain dans ses sentiments religieux, quand il fut nommé curé de Meudon, le i8 janvier i550, à la recommandation du duc de Guise, qui avait acheté le domaine seigneurial de Meudon à la duchesse d'Etampes. Une fois curé de Meu. don, avec Tassentimeni du nouvel évéque de Paris, Eustache du Bellay, neveu et coadjuteur du cardinal, il s'abstint de donner suite à Texécution du V" livre et le laissa pour toujours inachevé. On peut même supposerqu'il se serait refusé à le mettre au jour, après le bruit fâcheux que la publication du IV* livre avait fait.

Il ne sera pas difficile maintenant de démontrer, en s'appuyant sur des inductions et des probabilités très sérieuses, que le V^ livre, laissé inédit par Rabelais, n'a pas eu les développements qu'il s'était proposé de lui donner, d'après un plan arrêté et annoncé de longue date.

Nous n'aurons pas de peine aussi à prouver que les éditions posthumes du V*^ livre, celles de 1564, i565 et de 1567, ainsi que celle de Vlsle sonnante^ imprimée dès i562, ont été publiées d'après des copies différentes, faites sur les manuscrits originaux de l'auteur.

II sera donc établi que le manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale est assurément une copie contemporaine, qui n'avait jamais servi à l'impression du V' livre, avant

 que nous l'eussions utilisé pour la correction du texte dans notre édition de 1840.

Enfin, nous constaterons que ce même manuscrit, plus complet et plus correct que ceux qui ont été dans les mains des premiers éditeurs du V'' livre, atteste que l'œuvre de Rabelais n'a jamais été terminée et ne présente pas les proportions qu'elle devait avoir, ce qui démontrera pleinement l'authenticité de ce V* livre.

Le manuscrit, que la Bibliothèque nationale conserve depuis longtemps sous le n*^798i de l'ancien fonds, est un in-40 de 146 feuillets, écriture courante du xvi^ siècle, relié en parchemin. lia été certainement, comme nous le disions en 1840, écrit par un copiste, soit du vivant de Rabelais, soit peu de temps après sa mort. Plusieurs mots effacés (par exemple, Staîiger remplacé par Scaliger^ chanoines au lieu de chat:{ foure\) peuvent faire supposer que ces mots-là étaient également raturés dans le texte de l'auteur. On remarque^ en tête de la première page, le mot ou le nom de RegiuSj avec un ancien numéro d'ordre : 3665, et ce mot inintelligible, d'une autre écriture, suivi d'un chiffre: Godembo, 16. Le mot Regius veut-il dire que le manuscrit appartenait à la collection du roi, ou bien est-

ce un nom propre latinisé? Nous serions fort embarrassés de choisir entre deux hypothèses aussi plausibles Tune que l'autre.

Nous savons pourtant qu'un manuscrit, qui se trouve également à la Bibliothèque nationale et qui se rapporte aussi à Rabelais, Klogia Rabelœsina, a été composé par Antoine Le Roy, prêtre du Mans, en latin Rcgiiis\ retiré à Mcudon et logeant dans le presbytère, '(sous les auspices des sieurs Antoine Grandet et Antoine Moreau, curés de ce lieu en 1640 ;). Jean Bernier, d qui nous empruntons ce renseignement, y ajoute une particularité bien curieuse. Cet Antoine Le Roy, auteur du Florctiim philosn-

phicum (1649', composé aussi à Meudon, dans la bibliothèque même de Rabelais (in miisco clariss. Francisci Rabela'sij^ « étoit arrière-neveu d'un Nicolaus Regius, domestique du cardinal du Bellay, avec Claude Chapuis et Franv;ois I^abelais ». Le manuscrit du W"" livre serait-il une copie de la main de Nicolas Regius f

Mais nous trouvons, dans la reliure même de ce volume, l'indication certaine de sa provcnance. C'est une pièce de procédure, su

vélin^ appel en droit pour Arthus le Thonneillier^ défendeur, contre Olivier de Ladvernade, seigneur de la Bastie^ demandeur ^ appel où est intervenu, comme procureur d^ne des parties, Charles Ronsard, représenté par son substitut François Tallem.ont. Or Charles de Ronsard était frère puîné du fameux poète Pierre de Ronsard, qui lui avait fait obtenir, du vivant de Rabelais, le prieuré de Brulon, dépendant de Tabbaye de la Couture-du-Mans. Il devint plus tard protonotaire apostolique, abbédeTyron et doyen dePéglise du Mans.

Pierre de Ronsard, âgé de vingt-neuf ans, lorsque Rabelais fut nommécuré de Meudon, était déjà dans les bonnes grâces du duc de Guise, seigneur du lieu ; mais il ne fut pas longtemps en bonne intelligence avec Rabelais. Jean Bernier avait recueilli à ce sujet la tradition locale : « Ronsard, dit-il, dans sonouvrage intitulé : Jugement et nouvelles observations sur les œuvres de Rabelais^ Ronsard, qui n^eut, dit-on, osé l'attaquer vivant par écrit, quoiqu'ils se picotassent souvent à Meudon, chez les princes de la maison de

Lorraine, ne l'a attaqué que dans une épitaphc où il le traite fort mal, parce que Rabelais ne le regardoit que comme un poète

impécunieux et misérable, au point qu'il se tenoit fort heureux de loger dans une échauguette, appelée encore à présent la Tour de Ronsard, à Meudon, d'où il alloit faire sa cour au château, et où il trouvoit souvent, en son chemin, maistre François Rabelais, qui ne répargnoit guère. »

On peut donc supposer que si Rabelais avait laissé à Meudon ses manuscrits avec su bibliothèque (in museo Franc. RabelœsiJ, ils furent, après sa mort, recherchés et soustraits par des personnes intéressées à les tenir sous le boisseau ou à les mettre en lumière. Le cardinal de Châtillon ne fut pas le dernier sans doute à s'en inquiéter, et Tévcque de Paris, Kustachc du Bellay, neveu du cardinal du Bellay qui l'avait choisi pour coadjutcur, eut probablement des instructions pour (aire enlever les papiers qui pouvaient compromettre son oncle.

Le V" livre de Pantagruel était lîi, en chapitres détaches, qui ne se suivaient pas et

entre lesquels il y avait des lacunes à combler: aussi la moitié de ces chapitres seulement portait des numéros d'ordre dans le manuscrit, et parmi ces numéros, quelquesuns annonçaient un bien plus grand nombre de chapitres, qu'on n'en trouve dans les éditions imprimées, où il a fallu faire suivre le numérotage des chapitres de i à 47. A comparer ce numérotage dans les éditions et dans le manuscrit, nous voyons que les douze premiers chapitres sont bien numérotés de I à XII, dans le manuscrit comme dans les éditions ; le manuscrit ne donne aucun numéro aux chapitres xiii et xiv, mais le chapitre xv y est coté 38, et le chapitre xvii, 39; les chapitres xviii et xix sont cotés 50 et 5 1. Il n'y a plus qu'un seul chapitre, le xxviii, qui porte un numéro, 58: d'où il résulte que le V* livre devait avoir plus de 58 chapitres. Le manus-

crit ne donne pas de numéros aux chapitres xxii, xxiii, xxvi, xxvii, xxviii, ni aux chapitres suivants jusqu'à la fin.

On ne trouvé pas, dans le manuscrit, le chapitre des Apedeftes, numéroté xvi dans les éditions, ni les chapitres xxiv et xxv.

consacrés au Tournois de la Quinte ; mais, en compensation, le manuscrit contient un long chapitre inédit, sans numéro, lequel manque dans toutes les anciennes éditions : Comment furent les Dames Lanternes servies à souper, chapitre où se trouve intercalée l'énumération des danses, que Rabelais avait déjà fait paraître, en i543, dans le Disciple de Pantagruel^ lequel otlre déjà Tébauche de plusieurs chapitres du V*" livre. Le manuscrit ne donne qu'un fragment du prologue, que le copiste a intitulé : Prologue de M. François Rabe^ lais. Mais les deux admirables pages qui complètent le dernier chapitre de ce V' livre et qui renferment la véritable conclusion du Pantagruel, ne figuraient dans aucune édition, avant celle que nous avons publiée en

C'est au milieu du chapitre inédit du Souper des Dames Lanternes, que le copiste du manuscrit, aussi fidèle et aussi peu intelligent que la plupart des copistes, a copié machinalement une note marginale de l'auteur, qui s'était promis de faire entrer dans son I V^ livre le festin des noces de Panurge, lesquelles n'ont pas même trouvé place dans le V^ livre. Cette note, intitulée : Servato in 4 libr. Panor^ gum ad miptias, nous est un témoignage que Rabelais n'avait pas perdu de vue son projet de marier Panurge et de faire suivre ce mariage de diverses aventures qui auraient pu lui fournir encore deux ou trois livres nouveaux : « Là, avait-il dit dans le dernier chapitre de son second livre, vous verrez

comment Panurge fut marié et cocqu dès le moys de ses noces, et comment Pantagruel

trouva la pierre philosophale. et la manière d'en trouver et d'en user; et comment il passa les monts Caspies; comment il naviga par la mer Atlanctique, et défit les Cannibales, et conquesta les isles de Perlas ; comment il espousa la fille du roy d'Inde, nommée Presthan; comment il combattit contre les diables et fit brusler cinq chambres d'enfer, et mist à feu la grande chambi-e noire, et getta Proserpine au feu, et rompit quatre dentz à Lucifer et une corne au cul, et comment il visita les régions de la lune, pour sçavoir si, à la vérité, la lune n'estoit entière, mais que les femmes en avoyent trois quartiers en la teste; et mille aultres petites joyeusetez toutes véritables. »

Il n'est pas question des noces de Panurgc dans leV" livre, excepté dans la note que Rabelais y avait annexée en manière de mémento; mais l'auteur s'est souvenu de quelques points de son plan primitif, en écrivant ce V" livre. Si Pantagruel ne trouve pas la pierre philosophale, il visite du moins le rovaume de la (^)uintessence, c'est-.Vdire de l'Alchimie , où Ton croyait la posséder

(chap. XIX, XX et xxi); il ne combat pas contre les diables et ne brûle pas les chambres d'enfer, c^est-à-dire les Chambres du Parlement^ mais après avoir passé le Guichet (le Palais), habité par Grippeminaud, il ne se hasarde pas sans inquiétude chez ces « diables de Chats fourrés », qui vivent de corruption, et que frère Jean des Entommeures ce délibère mettre à sac » (chap. xi à xv). Pantagruel n^arrive pas jusqu'aux régions de la lune, mais frère Jean semble deviner ce que Rabelais eût voulu nous y montrer, en disant (chap. xxxivj: « Je trouve, dedans mon bréviaire_, que en la Révélation fut comme chose admirable veue une femme

ayant la lune sous les pieds ; c'estoit, comme m^a exposé Bigot, pour signifier qu'elle n'estoit pas de la race et nature des autres, qui toutes ont à rebours la lune en la teste et par conséquent le cerveau toujours lunatique. » Enfin, si Pantagruel, dans ses navigations, n'a pas défait les Cannibales, il faut se rappeler que Rabelais avait, dans son IV° livre (chap. xxxvi), prophétisé leur destruction prochaine, en vouant à l'horreur des honnêtes gens « les cnraigez Puthcrbes,

Briffaulx, Caphars, Chattemites, Cannibales et autres monstres difformes et contrefaictz en despit de Nature ».

Rabelais eût probablement tenu les promesses dWlcofribas Nasier, s'il avait osé mettre la dernière main à son V" livre.

Ce V^ livre, comme nous Pavons déjà dit, est plus complet, dans le manuscrit que dans les anciennes éditions, quoiqu'il ne contienne pas le chapitre des Apedeftes et les chapitres du Tournois de la Quinte, qui ont paru, Fun dans VIsîe sonnante^ les deux autres,, dans les éditions de 1564, i565 et 1567 ; ce qui ne prouve nullement que ces trois chapitres soient apocryphes. Celui des Apedeftes , quoique absent dans le manuscrit, est le complément indispensable des chapitres relatifs aux Chats fourrés. Le Tournois de la Quinte représente une partie d'échecs, ou plutôt un de ces ballets à grand spectacle, que Rabelais avait pu voir exécuter, soit à Rome, soit à la cour de Florence, soit chez quelque prince italien, et qu'il a décrit avec un prodigieux talent de style imagé et pittoresque. C'est là du bon et beau Rabelais.

Ces différences entre le manuscrit et les premières éditions nous font présumer qu'il y a eu différents manuscrits, copies sur les chapitres que Rabelais composait isolément et sans ordre, à

table, comme il le dit luimême, en buvant peut-être, « durant le temps de sa réfection corporelle «. Il n'est donc pas impossible qu'on retrouve, un jour, un de ces chapitres inédits, qui se serait égaré dans les mains d'un ami et compère de Rabelais.

Au surplus, les copies sur lesquelles furent imprimées les anciennes éditions étaient très incorrectes, remplies d'omissions, de non-sens, de fautes grossières et de noms dénaturés. Le Duchat s'était donné beaucoup de mal pour expliquer des phrases inexplicables, que le manuscrit existant a permis de rétablir le plus clairement du monde.

Ce manuscrit, néanmoins, n'est pas luimême toujours exact, et beaucoup de noms propres et de noms de lieux y sont encore altérés, comme Droucts^ au lieu de Heroets, Joubcrt^ au lieu de Jambci, Libila au lieu iïAbilay etc.

Mais combien de bonnes leçons ont aidé à comprendre le texte jusqu'alors obscur ou inintelligible! Ainsi l'abbé de Castiliers est bien nommé de Chasteîier, abbaye de Poitou, dans le manuscrit; les orangers de 5mraine redeviennent les orangers de San Reme, que Rabelais avait trouvés en pleine culture dans la Rivière de Gênes ; le village de Fevrolles reprend son vrai nom de Faverolles^ en Berry ; c'est à Legugé et non à Limoges (ch. xxx) que Rabelais avait vu un porc monstrueux, etc.

Quant au texte, il est presque toujours plus net, plus développé, plus logique dans le manuscrit, qu'il faudrait citer presque à chaque ligne.

Voici seulement, comme témoignage de l'excellence des variantes de ce manuscrit, un passage qui était resté inédit et qui faisait la fin du chap. xxvi : « Là davantaige nous fust dict que

Panisgon, sur ses vieux jours, s'estoit en un hermitage d'icelle isle retiré, et vivoit en grande saincteté et vraye foy catho* iique, sans concupiscence, sans affection, sans vice, en innocence, son prochain ay-

mant comme soy-mesme et Dieu sur toutes choses. Partant faisoit-il plusieurs beaux miracles. A nostre département de Chothu, je veis le pourtraict mirifique de Varlet cherchant maistre, jadis dcpainct par Charles Charmois, Aurelian. »

Ce passage est d'autant plus intéressant, que Rabelais avait parlé de Panisgon, au chap. X du livre IV, en le plaçant dans Pile de Cheli, et du portrait peint par Charles Charmois, peintre du roi Megiste (François I"), mais sans le qualifier d' Aurelian (Orléanais), dans le chap. n du même livre. On peut toutefois soupçonner ici une lacune, en voyant les voyageurs de la nauf de Pantagruel, qui étaient dans l'île (.VOiies ou des chemins qui marchent^ quitter tout à coup Pile de Chothu, que le narrateur n'avait pas encore nommée, dans le chapitre xxvi.

Au reste, Rabelais répète parfois, dans son V' livre, ce qu'il avait dit dans le précédent ; mais il y ajoute toujours quelques détails nouveaux; ainsi, dans l'Ancien Prologue du livre IV, il avait rapporté un aphorisme hygiénique « du médecin d'eau doulcc, ne-

veu de Padvocatj feu Amer », et dans le prologue du V® livre, il développe le système du même « médecin d^eau doulce, feu Amer, neveu de Tadvocat, seigneur de Camelotière», lequel réservait pour sa bouche les bons morceaux qu^il défendait à ses malades.

Nous n'avons pas découvert quel était ce médecin d'eau douce, mais nous attribuons à l'avocat Amer, seigneur de Camelotière, l'ouvrage suivant, publié ou réimprimé après la mort de Rabelais : Johannis AmaritoniSy Nometani ^ Notœ in 2g titulis Ulpiani (Tolosae, Petrus du Puis, i554).

Avant de nous étendre davantage sur les noms de personnes, qui sont dans le V* livre et qui ne sont que dans ce livre, nous voulons répondre à diverses objections générales concernant le style, qu'on a jugé, en certains endroits, plus lourd, plus entortillé, plus terne et plus néologique, que ne Test celui des autres livres du Pantagruel.

C'est lii une critique qui tombe d'ellemême, si Ton fait la part de Tdge que Rabelais avait alors (soixante-dix -neuf ou quatre-vingts ans), et si Ton veut admettre un degré d'infériorité dans sa manière d'écrire, à l'époque où il ébauchait son V*' livre, qui n'a été publié d'ailleurs que sur des brouillons, auxquels l'auteur n'avait pas mis la dernière main.

Ajoutez ù cela que la matière est beaucoup

plus sérieuse et Pallégorie plus voilée que dans les livres précédents. On se rend compte ainsi de la multitude de mots nouveaux, tirés surtout de Thébreu, que Rabelais étudiait peut-être alors avec plus de passion et de curiosité, comme il avait étudié le copte en i536. Cependant un grand nombre de néologismes, qui reparaissent dans le V^ livre avec profusion, avaient été déjà créés par lui et employés avec les mêmes acceptions, surtout dans le IV^ livre.

Il y a aussi beaucoup de ces mots qualificatifs, qui ont passé, travestis et corrompus, dans les éditions primitives aussi bien

que dans le manuscrit du V^ livre. Ce n'est pas un faussaire, mais bien un scribe ignorant, qui a laissé, dans la copie du manuscrit original, tant de phrases incomplètes, tant de mots absents, que Fauteur s^était réservé de rétablir plus tard sur son manuscrit, quand la mémoire lui reviendrait: le pallef renier du seigneur du... (chap. vu) ; le verre d^ eau froide^ que lui -présenta un paysan en... (chap. viii) ; //, connue...^ fouettait (chap. xxvii), etc.

Les premiers éditeurs ont supprimé, il est vrai, ces lacunes qu'ils ne pouvaient remplir; mais il faut déclarer que ces éditeurs se sont abstenus autant que possible d'altérer le texte par des changements ou des interpolations. Ainsi, dans l'édition de Vlsïe sonnante, le commencement du i" chapitre est composé de quelques phrases empruntées aux chapitres Il et V du livre IV. « Cestuy jour et les deux autres subséquens, ne leur appareut terre ou autre chose nouvelle, car aultres fois, nous esloingnans de Tequinoxial, nous apperceusmes terres. Et nous feutdict par nostre pilot, que c'estoit Tisle des Tryphes, et entendismes... »

Dans l'édition de 1564 et les suivantes, au chapitre vr, les éditeurs, ayant remarqué que maître ^'Editue parlait de la Tcuraine, comme s'il la connaissait aussi bien que Panurge, ont cru devoir motiver son opinion, par cette parenthèse ajoutée au texte : « Nous feut dict, ung jour, par gens du lieu par cy passans. » Mais ils n'ont pas rectihé quantité d'erreurs, qu'ils n'eussent point laissées dans 1 imprimé, s'ils avaient pu consulter le ma-

ri

nuscrit, resté ignoréou négligé jusqu'en 1840.

Ils auraient, par exemple, corrigé cette phrase, dépourvue de sens, dans le chap. 11: « Peu de doute feismes des enfants Macro-

bins convertis en cygnes», parla substitution de Matabrune à Macrobins et de chouettes à cygnes; ils auraient aussi, dans le chap. xxxii, restitué le vrai sens de cette phrase insignifiante : « La roine estoit vestue de crystallin vierge de Touchie», en lisant: vergé par art de tanchie ils auraient compris que, dans le chap. IV, cette phrase incidente: en dangier de patir malesiiade n'avait aucun sens, si l'on n'ajoutait pas le mol famine^ que le copiste avait oublié; ils auraient enfin, dans le chapitre xlii, remplacé cette autre phrase banale: (.i Lorsque le boire coule dessus pour descendre dans Vestomachy)^ par cette description scientifique delà descentede la boette (plutôt que du ^ozVe)dansrestomaeh : «pour descendre non es poulmons par l'artère inesgualle, comme a esté Topinion du bon Platon, Plutarque, Macrobe et autres,, mais en Testomach par l'œsophage».

Tel est certainement le véritable texte de

Rabelais; mais nous n'aurions jamais fini, si nous voulions comparer mot à mot le texte des éditions avec celui du manuscrit : de cette comparaison minutieuse ressortirait pourtant, à chaque page, souvent à chaque ligne, la certitude indiscutable de Tauthenticité du V® livre, que Tautcur n'avait ni achevé ni revu, et que les copistes transcrivirent avec tant de négligence ou d'ignorance.

Ainsi, Timage de la Bouteille, dont la forme est reproduite par celle des vers de l'Epi- Icnie qu'elle renferme, et qui n'avait pas été gravée en bois dans les premières éditions, paraît pour la première fois dans l'édition de i565, et cependant le manuscrit de la Bibliothèque nationale en offre un dessin grossièrement exécuté à la plume, mais analogue i\ celui qu'on trouve gravé dans cette

édition anonyme de i565, qu'on regarde avec raison comme la seconde du V« livre.

Les sceptiques qui ont eu Pidée de contester et même de nier Tauthenticité du V^ livre auraient dû essayer de faire leurs preuves, en recherchant, dans ce livre, les erreurs de faits et de dates, qu^ils y eussent trouvées certainement, si ce livre eût été l'ouvrage apocryphe d'un imitateur de Rabelais. Ils avaient bien indiqué que Ton y rencontrait, çà et là, des emprunts faits aux livres précédents, et par conséquent, des traces évidentes dimitation systématique; mais ils auraient mieux fait de reconnaître des réminiscences d'auteur, dans ces emprunts qu'un faussaire n'eût pas manqué d'éviter, au lieu de les choisir de propos délibéré.

Ainsi, dans la note si curieuse relative aux noces 3e Panurge, note détachée que le copiste a reproduite littéralement dans le ma-

nuscrit de la Bibliothèque nationale, Rabelais rassemble, au courant de la plume, certains animaux mythologiques, qu'il se proposait de faire paraître sur la table du festin nuptial, notamment « les quatre quartiers du mouton qui porta Helle et Frixus au destroitde Propontide ». Il se rappelait sans doute avoir mentionne, dansson IV" livre, des «moutons extraictz de la propre race de celuyqui porta Phrix et Helle parla mer dicte Hellesponte ».

Puis il se souvient d'un renard, que lui fournit encore la Mythologie et dont il avait déjà parlé, dans son Pantagruel ^ d'après VOnnmasticon de Pollux, et il écrit: « le poulmon du regnard, que Neptune... « Mais il ne va pas lus loin, parce qu'il n'est pas sûr de sa mémoire, et, en etfct, il confondait ici Neptune avec

Bacchus, qui, comme il le cjii dans le prologue du I\'" livre, « avoit, pour se venger des Thébains, un renard fée », contre lequel. Vulcain fabriqua un chien en bronze, qui prit le renard.

(^uel est donc l'auteur, ijui ne s'est pas répété et qui même ne s'est plu à redire ce qu'il avait déjà dit" Rabelais, dans le chap. xxxr

de son V"^ livre, revient ainsi sur une idée qu'il avait déjà exprimée en vers: «estant sUr la rivière de Loire, nous sembloyent les arbres prochains se mouvoir; toutesfois ilz ne se meuvent, mais nous, par le decours du bateau».

Se souvenait-il alors d^avoir dit et mieux dit la même chose_, dans une épître, adressée^ de Legugé, à Jean Bouchet, sur « les imaginations qu'on peut avoir, attendant chose désirée » ?

... à ceulx qui sont sur l'eau, Passans d'un lieu à l'autre par bateau, Il semble advis, à cause du mouvage Et des grans flotz, les arbres du rivage Se remuer, cheminer et danser, Ce qu'on ne croit et qu'on ne peut penser.

Nous allons faire maintenant ce que nos savants sceptiques n'ont pas fait pour s'éclairer et pour se convaincre dans la question qui nous occupe.

Il s'agit de bien fixer la date de la composition du V" livre; puis, de bien établir que Rabelais, dans ce livre, n"a parlé que de ses contemporains et surtout de ceux qu'il avait connus et qui étaient ou avaient été ses amis; enfin, de montrer qu'il na jamais manifeste plus d'affection pour Chinon, sa ville natale, pour sa chère province de Tourainc et pour ses concitoyens les bons Tourangeaux, que dans les dernières pages sorties de sa plume, et

laissées après lui, comme une confidence posthume de ses derniers sentiments et de ses dernières pensées.

Le V" livre a cic écrit, lorsque Marguerite

de Navarre, qui avait survécu à son frère François I^'", vivait encore: elle mourut à Oddes, en Bigorre, le 21 décembre 1549, et Rabelais, qui lui avait adressé en tête de son troisième livre, une pièce de vers mystiques, la glorifiait encore, en ces termes, dans le prologue du V*^ livre, où il la place au-dessus de tous les écrivains de son temps : ^ n"est ceste gloire en hommes toute consommée; les dames y ont participé, entre lesquelles une, extraicte du sang de France, non alléguable sans insigne profanation d'honneur, tout ce siècle estonne, tant par ses escrits, inventions transcendantes, que par aornement de languaige, de style mirifique. »

La même date de 1549 semble apparaître dans une phrase très-obscure de ce prologue, où Rabelais explique ce que signifie l'an jubilé supernumeraire au - dessus trente^ espèce d'énigm.e qui se trouve dans des vers prophétiques qu^il vient de citer, en les attribuant à « ung vénérable docteur, autheur du livre intitulé la Cornemuse des Pî^élats » :

a Les meilleurs interprètes d'iceluy bon Père exposent Fan jubilé passant le tren-

tiesme, les années encloses entre ceste eage courante Tan mille cinq cens cinquante. »

Mais nous ne tenterons pas de chercher le vrai sens de cette phrase, que les commentateurs se sont appliqués à rendre encore

plus incompréhensible, et que nous sommes d'autant plus disposés à croire altérée, que le manuscrit ne la donne pas tout entière.

La date de i 549 est encore indiquée par d'autres probabilités. C'est en 1549 que le philosophe Guillaume Bigot, qui avait été en relations directes avec Rabelais dans la maison du cardinal du Bellay, publia, à Toulouse, un ouvrage où il traitaitde Tentéléchie d'Arisiote,c'est-à-direde la perfection de Tâme, et Rabelais se hâta de le ranger, avec Jules- César Scaliger parmi les entéléchistes qu'il tourne en ridicule, fchap. xix).

C'est aussi en 1 549 que Rabelais avait obtenu, en survivance du titulaire décédé, la cure de Saint-Christophe, dans le village de Jambet. au diocèse du Mans, et révoque de ce diocèse, Jean du Bellay, cardinalde Langcy, lui permettait de faire desservir sa cure par un vicaire. Aussi Rabelais ne se tît-il pas

faute de s'égayer aux dépens de son prédécesseur, le feu curé de Jamhet, en lui attribuant, au chapitre xxix du livre V. une opinion assez gaillarde sur la puissance procréatrice des petits questeurs voute\^ des petits prescheurs botte:{ et des petits confesseurs crotte^.

Cherchons maintenant dans le V* livre, les souvenirs personnels de la vie de Rabelais.

Dans le prologue, il rend hommage à ses anciens amis, poètes et orateurs galliques : Jacques Colin, ou Colinet, secrétaire et lecteur de François I"; Clément Marot, qui lui avait dédié une des plus belles cpigrammes qu'il ait faites; Antoine Heroct, relève, et Mellin de Saint-Gelais, le rival de Clément Marot; Hugues Salel, auteur du huitain laudatit qu'on lit en tête du second livre de Pj«/a^rwc/, et Claude Massuau, que le texte nomme Masuel, tra-

ducteur d'un ouvrage latin, aujourd'hui perdu, que Rabelais avait composé sur les prouesses et f^-uerres Ju preux et trùs célèbre chevalier Lafigc)\ au commencement de la tierce Guerre Césarienne (Lyon, Sébastien Gryphius, 1542].

At

Rabelais fait acte de reconnaissance dans son V^ livre, en évoquant la mémoire de ses deux maîtres en hellénisme, le cordelier Pierre Amy et Tillastre Budé, qui n'avait pas encore figuré dans les quatre premiers livres du Pantaf^riiel. Il cite donc Budé (chap. xix), entre Poliiien et Lascaris ; quant à Pierre Amy, il Pintroduit très honorablement dans un chapitre du V*^ livre, chapitre resté longtemps inédit, où est décrit le Souper des Dames lanternes : « Par nous fut esleue et choisie la mye (Pâme, la lanterne) du grand M. P. PAmy, laquelle j'avois autresfois cogneue à bonnes enseignes; elle pareillement me recognoissoit, et nous sembla plus divine, plus hilique, plus docte, plus saige, plus diserte, plus humaine, plus débonnaire et plus idoyne que autre qui fust en la compaignye, pour nostre conduite. » Il avait déjà, dans le chap. x du livre ÏII, fait apparaître M. Pierre Amy, explorant les sorts homériques et virgiliens, « pour sçavoir s'il eschapperoitde-Pembusche des farfadets (les cordeliers du couvent de Fontenay-le-Comte) .

Rabelais se retrempe toujours avec plaisir

dans les souvenirs des années qu'il avait passées, de I 53i à I 538, à Lyon, où il était tour à tour alchimiste et correcteur d'imprimerie, médecin du grand Hôpital et chef d'un dispensaire spécial pour les maladies goutteuses et vénériennes. Il parle (chap.

xxx) d'un rhinocéros, que lui avait montré Jehan Cléberger, (Hans Cleberg),ttlebon Allemand,» ce richeet généreux négociant, qui dotait et mariait les tilles et que le peuple de Lyon vénère encore sous le nom d'Homme de La Roche. Dans le même chapitre, il signale les travaux d'histoire naturelle de Charles Marais ou Maris, « insigne médecin en la noble cité de Lyon, sur le Rhosne. » Ce médecin n'est autre que maistre Charles^ qui, le 2 5 février i53 5, dans une réunion des médecins de l'Hôtel-Dieu de Lyon, avait posé sa candidature pour succéder à Rabelais, absent de son poste, sans congé.

Il donne, en passant, une gourmade au savant voyageur et naturaliste Pierre Gilles, qui lui devait la bonne fortune d'avoir fait imprimer, chez Sebastien Gryphe, en i533, une édition d'Klien, traduit en latin ci ac-

compagne d'amples annotations, mais qui, dans son ouvrage sur les poissons de la Méditerranée, n'avait pas daigné mentionner les propriétés bienfaisantes du garon, découvertes et préconisées par Rabelais: « J^ advisay, dit-il dans le chap. xxxi, Pierre Gilles, lequel tenoit un urinai en main, considérant en profonde contemplation Turine de ces beaux poissons. » Pierre Gilles avait publié, en i529, un poëme sur les urines (cat^mina de iirinariim judiciis] .

Mais nous sommes surpris de ne pas rencontrer, une seule fois, dans le Pantagruel et surtout dans le V^ livre, le nom de Jean Turquet, de Lyon, poète et grammairien, le compagnon et Pami de Rabelais, le premier éditeur de ce V^ livre, en tête duquel il a mis quatre vers français énigmatiques, avec sa devise en anagramme : Nature quitte.

C'est comme Tourangeau que Rabelais a signé et contresigné, pour ainsi dire, en plusieurs endroits, ce V*" livre qu'on lui dispute sans aucune raison valable, et il ne se contente pas d'y ramener sans cesse l'image de sa chère Touraine.

Il se plaît aussi ù citer différents lieux du Poitou, dans lesquels il avait passé quelques heureux instants de sa jeunesse, quand il allait sans doute faire des quêtes pour son couvent des cordeliers de Fontenay-Ie-Comte; il se rappelle (chap. xxix) que, «au papier baptistère de Thouars, plus grand est le nombre des enfants, en octobre et novembre, nez, qu'es dix aultres mois de l'année»; au chap. xxxiii, en nommant «la lanterne provinciale de Mirebalais», il fait allusion au tanal qu'on allumoit, la nuit, à la pointe du clocher de

Mirebeau; au chap. vi, il vante les « gros chappons de Loudunois)>.

Mais, dès qu'il est en Ghinonais, il s^ arrête avec complaisance et ne voudrait plus en sortir : ici (chap. iv), il se raille doucement des habitants bossus, borgnes, boiteux, manchots et maléjîciés de l'île Bouchard, sur la Vienne, près de Chinon ; là (prologue , il se souvient à"" un petit bonhomme hermite, nommé Braguibus, natif de Glenay, près de Chinon; au chap. xvii, il contemple le cours de la Vienne, sa rivière favorite, « depuis Chinon jusqu'à Saumur. »

A peine est-il à Chinon, qu'il se remémore \3i Cape peinte de cette ville, où il est né (chap. xxxv); c'est lui-même qui semble prendre la parole dans son récit: «Nous descendismes soubz terre par un arceau incrusté de piastre, painct au dehors rudement d^'une dance de femmes et satyres, accompaignans le vieil

Silenus riant sur son asne. Là, je disoys (N'est-ce pas Rabelais lui-même qui se met en scène?) à Pantagruel: «Ceste entrée me revocque en soubvenir la cave paincte de la première ville du monde, car là sont painc-

tures pareilles, en pareille fraischeur comme icy. — Où est, demanda Pantagruel, qui est cesie première ville que dictes? — Chinon. dy-je (c'est encore Rabelais qui parle), ou Caynon, en Touraine. — Je sçay, respondii Pantagruel, où est Chinon, c: la Cave peinte aussi; j'y ai beu maints verres de vin frais et ne fais aucun doute que Chinon ne soit ville antique; son blason l'atteste, auquel est dit, deux ou trois fois;

Chinon, l*etite ville, grand renom, Assise sur pierre ancienne, An haui le bois, au pied la Vienne. »

Quand Panurge et ses compagnons débarquent dans Pile Sonnante (chap. vil, maitre /l^ditue, qui leur fait bon accueil, leur dit: « Beuvons, amis! Mais de quel pays estesvous? — De Touraine, respondit Panurge. — Vraycment, dii .Mdituc, vous ne fustes onc de mauvaise pie couvez, puisque vous estes de la benoiste 'i'ouraine ». Les voyageurs arrivés ensuite dansle royaume de la (Quintes* scnce, des archers ei des gens de guerre leu.

barrent le passage : « Compères^ de quel pays est la venue? — Cousins, respondit Panurge, nous sommes Tourangeaux ! » On les interroge alors sur la manière dont ils prononcent le nom de la reine delà Quintessence, £'«^e7echie ou Endéléchie : ce Beaux cousins, respondit Panurge, nous sommes gens simples et idiotz.

Excusez la rusticité de nostre languaige, car, au demeurant, les cœurs sont francs et loyaux. » On leur réplique: <x Grand nombre d'aultres ont icy passé de vostre pays de Touraine, lesquels nous sembloient bons lourdauds et parloient correct. » On les reçoit donc très honorablement comme Tourangeaux.

Ensuite (chap. xlvii et dernier), après avoir entendu Toracle de la Bouteille, ils sont gracieusement congédiés par la Pontife Bacbuc, qui les invite à retourner à la cour de leur roi Gargantua, en leur disant que le Temps, père de la Vérité, leur apprendra, un jour, que « tout le scavoir et d^eulx et de leurs prédécesseurs à peine estre la minime partie de tout ce qui est. »

Ce magnifique dénouement, si original et

si philosophique, ne se trouve que dans le manuscrit et doit être regarde comme une des plus belles pages que Rabelais ait écrites. Nos voyageurs traversent alors a un pays plain de toutes délices, flairant, scrain et gratieulx autant qu'est le pays de Touraine», et retrouvent leurs navires au port.

Toute cette fln du Pantagruel, où Ton rencontre, seulement dans le manuscrit (chap. XLVii), cette belle déflnition de Dieu, qu'on a tant admirée dans I^ascal; «Allez, amis, en protection de ceste sphère intellectuelle; en tous lieux est le centre et n'a en lieu aucune circonférence, que nous appelons Dieu!»; toute cette fin n'est plus d'un protestant luthérien ou calviniste, mais d'un grand philosophe, et ce philosophe ne peut être que Rabelais.

Imprimé sur les presses de Noël TEXIER, Typographe à Pofis,

Le ;«'■ Septembre iSSi.

La Bibliothèque

Université d'Ottawa

Echéonce

\ Dt&i.a Oii

The Library

University of Ottawc

Dote due

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/tudebibliograp00jaco. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.